

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La conversion et la vie sentimentale de Louis Veuillot
 Epilogue
 Pour les enfants
 La Dame de l'Erable
 Sur l'iconographie de saint Joseph
 Sur la route des épices et du clou de girofle
 A travers l'œuvre d'Hilaire Belloc
 Un esprit féminin au XIX^e siècle

Gaston COLLE
 Thomas BRAUN
 Jean CALVET
 Lucien CERFAUX
 Alexandre MASSERON
 Fernand DESONAY
 Pierre LORSON, S. J.
 Jeanne CAPPE

La Semaine

La philosophie de l'histoire est un terrain dangereux. Pour ne pas se tromper, pour comprendre la marche du monde *per ultimas causas*, il faudrait siéger dans les conseils de la Providence. Sans doute le catholicisme donne, et donne seul, les cadres essentiels de l'histoire de l'humanité. Mais dès qu'on essaie de préciser, de pousser un peu l'explication, l'arbitraire et le subjectif risquent de prévaloir, fut-on un génie de l'envergure de Bossuet. Quand on ignore la vérité catholique, on a beau avoir des vues fragmentaires profondes, donner des explications partielles lumineuses, la philosophie des événements humains vous reste totalement fermée. Sans le dogme catholique, sans la Création, la Chute, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eglise : impossible, en toutes rigueurs de termes, de rien comprendre à rien quant au fond des choses.

Mais si toute philosophie de l'histoire est exposée à confondre réalité et fantaisie, l'étude des faits à la lumière des vérités révélées au monde par le Christ Jésus n'en est pas moins capable de fournir d'incontestables certitudes au sujet du déroulement de certains événements déterminés, localisés dans le temps et dans l'espace.

L'Europe et le monde traversent une crise profonde. Une civilisation brillante courait, sous l'égide du dieu Progrès, vers le Bien-être général. Elle aboutit, sous nos yeux, après une turberie sans précédent dans les annales de l'humanité, à ce que M. J. Barthélémy, de l'Institut de France, vient de résumer en ces lignes :

« Pourquoi avez-vous faim ? parce qu'il y a trop de blé et de viande. — Pourquoi êtes-vous loqueteux ? parce qu'il y a trop de laine et de textiles. »
 Voilà l'explication en apparence paradoxale que les économistes sont condamnés à servir, en guise de consolation à ceux qui souffrent. Le monde meurt de faim sur des tas de blé, et de soif devant des flots de vin ; il se traîne péniblement à pied alors que l'essence qui l'emporta dans des automobiles rapides, se perd dans les fleuves et la mer ; il boit d'innombrables décoctions de chicorée alors que le Brésil jette à la mer ou brûle dans les locomotives le café qu'il ne peut vendre. Les Indes ne savent que faire de leurs arachides, la Tunisie de ses olives, la Roumanie de son maïs, l'Indochine de son caoutchouc, la Suède de son bois. C'est parce que tout abonde que chacun manque de tout. La disette est un mal, pas plus grave que l'excès de produits. Ce serait à croire, avec le regretté Grosclaude, que la machine ronde a perdu la boule.

Mais ce n'est là que la crise matérielle, la moins profonde et la moins grave. Le grand mal est spirituel. L'humanité rejette Dieu et son Fils. Le monde moderne ignore la Rédemption !

Cette époque contemporaine, Jacques Maritain vient de la caractériser, une fois de plus, dans une Lettre qu'il adresse à *Esprit*. la revue internationale dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

Le monde issu des deux grandes révolutions de la Renaissance et de la Réforme — écrit-il — a des dominantes spirituelles et culturelles nettement anticatholiques ; chaque fois qu'il a pu suivre librement son instinct il a persécuté le catholicisme, sa philosophie est utilitaire, matérialiste ou hypocritement idéaliste, sa politique est machiavélique, son économie libérale et mécaniste. Le « monde bourgeois » a des pères qui ne sont pas les Pères de l'Eglise, qu'on les cherche avec Max Weber du côté de Calvin ou avec

M. Seillière du côté de Rousseau, sans oublier l'Ange cartésien des idées claires. Ce monde est né d'un grand mouvement du cœur vers la sainte possession des biens terrestres, qui est à l'origine du capitalisme, du mercantilisme et de l'industrialisme économiques comme du naturalisme et du rationalisme philosophiques. Les condamnations de l'usure par l'Eglise demeurent au seuil des temps modernes comme une interrogation brûlante sur la légitimité de l'économie de ces temps.

Que ce monde-là, qui donc se trompe radicalement sur l'homme, son origine, le but de son pèlerinage sur terre, sa fin dernière, que ce monde-là ait conduit l'humanité au gâchis actuel, rien de plus *normal*, rien de plus *naturel*. Si avec de l'erreur on était arrivé à faire de l'ordre, voilà qui eût été autrement déroutant. La méconnaissance de la Vérité, son apostasie ont créé le chaos comme il se devait...

* * *

Quand alors M. André Maurois écrit : « Il semble que la première faute grave des hommes de notre temps ait été d'accorder une importance plus grande à la production qu'à la répartition », il rabaisse singulièrement notre dignité d'homme ! Si le catholicisme est vrai, si le message évangélique n'est pas un mythe, la première faute grave des hommes de notre temps, n'est pas d'ordre matériel. Elle ne se calcule ni en dollars ni en kilowatts. Si les corps ont faim et froid, les âmes, elles, sont « assises dans les ténèbres extérieures, à l'ombre de la mort », et voilà qui est autrement angoissant !

Crise matérielle, oui, mais crise spirituelle surtout, et qui ne se résoudra que par une énergique réaction antimatérialiste. La rupture devra se faire entre une conception du monde et de la vie qui installe l'homme sur terre, et la compréhension de toutes choses dans notre Frère le Christ, vision qui, par les chemins de la justice et de la charité, conduit les baptisés vers le bonheur éternel.

Cette rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi — écrit encore J. Maritain — n'intéresse pas *seulement* les choses économiques ou politiques, mais tout l'ensemble de la culture, les relations du spirituel et du temporel, la conception même qu'on doit se faire de l'œuvre de l'homme ici-bas et en ce temps de l'histoire du monde. Elle n'intéresse pas *seulement* le régime extérieur et visible de la vie humaine ; elle intéresse aussi et en premier lieu les principes spirituels de ce régime. Elle doit se manifester à l'extérieur, dans l'ordre visible et tangible. Mais la condition inéluctable est qu'elle se consomme d'abord dans l'intelligence et dans le cœur de ceux qui veulent être les coopérateurs de Dieu dans l'histoire, et c'est qu'ils en comprennent toute la profondeur.

La crise actuelle est donc d'abord spirituelle. Le grand effort de salut doit porter avant tout sur un redressement des esprits et des cœurs. Mais cela ne dispense évidemment pas d'accorder l'attention qu'elles réclament aux causes plus secondaires, comme cela ne permet nullement de négliger les facteurs plus secondaires

Une nouvelle guerre, celle dont nous menace l'état-major prussien, sonnerait peut-être le glas de notre civilisation occidentale. Il faut tout faire pour l'éviter. Que si Berlin l'impose, il faut qu'elle ne surprenne pas les attaqués mais, qu'au contraire, les victimes de l'agression prussienne soient assez fortes pour extirper une bonne fois le chancre qui ronge l'Europe : l'hégémonie prussienne sur l'Allemagne.

Le vrai pacifisme est là, celui qui entend épargner à notre vieux monde de nouvelles ruines et de nouveaux torrents de sang. Il n'est pas dans des rêves chimériques d'universelle fraternité ni dans les erreurs théologiques des pauvres égarés qui « prennent au sérieux la parole divine : *Tu ne tueras* », comme paraît le croire M. Jules Destrée.

Certes, il faut promouvoir l'esprit de paix, « par conviction religieuse, patriotisme bien entendu, pitié de la pauvre humanité », comme l'a écrit le P. Delattre, dans le dernier numéro de la *Terre wallonne*. Mais il y a la manière. Et l'excellent connaisseur des choses allemandes qu'est le P. Delattre, nous permettra de lui dire, quand il ajoute :

Avec le cardinal Faulhaber, de Munich, nous répondons aux contradicteurs nombreux qui veulent bien nous apprendre que, « pour faire la paix il faut être deux », et nous invitent à porter nos exhortations de l'autre côté des frontières : « Je n'ai pas reçu de Dieu grâce et mission pour l'autre côté des frontières mais pour mon propre peuple et mon pays ».

que nous regrettons qu'il ne tire pas les conclusions qui s'imposent.

Le peuple et le pays du P. Delattre sont pacifiques. Et cette France de 1933 ne connaît encore, comme sécurité, que la crainte qu'inspire sa force. Tant que cette sécurité ne se trouvera pas autrement garantie, le dévouement à la paix exige que l'on n'énervé pas la résistance française ! L'essentiel, *hic et nunc*, pour éviter l'agression prussienne, est là... D'autant plus que, « tandis que l'Angleterre annonce à Genève qu'elle ne pourra, en aucun cas, aller au delà du pacte de la S. D. N., du pacte Kellogg et du Traité de Locarno pour assurer la sécurité de l'Europe — nous citons M. Wickham Steed, dans le dernier numéro de *Res publica* — la France se trouve dans un état d'infériorité politique et financière, et de faiblesse gouvernementale, qui peuvent encourager des entreprises funestes. »

Le P. Delattre ajoute :

Disciples de ces pêcheurs « assez naïfs » pour entreprendre un jour de prêcher l'égalité et la fraternité des hommes dans cette Rome où 4 millions d'esclaves s'épuisaient au service de 100.000 hommes libres, nous croyons au triomphe possible de la Charité comme au progrès réalisé dans le monde par les idées d'égalité depuis Pierre et Paul. Guillaume d'Orange disait : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer ». Aucune cause autant que celle de la Paix, c'est-à-dire de la Charité, ne mérite cet absolu dévouement.

Il nous semble que le zèle fort louable du distingué Père Jésuite s'égare quelque peu. Les apôtres du Christ prêchaient pour convertir. En France, tout le monde est converti à la cause de la Paix. La France ne menace rien ni personne. Elle reste menacée. Tout l'effort pacifiste devrait donc porter sur Berlin et, subsidiairement, sur Rome. Or, il ne fait pas bon, en ce moment, d'être pacifiste de l'autre côté du Rhin...

Die Sendung der Jungen Generation, La Mission de la jeune génération : le livre a eu un grand retentissement en Allemagne et sa traduction française vient de paraître. Livre bien germanique, avec sa philosophie de l'histoire et ses vues prophétiques. Prenons le comme document révélateur d'un état d'esprit. Il annonce un

renouveau du monde : le salut par le Germanisme. « *L'Allemagne, nouveau centre de gravité du monde!* »

« *Aujourd'hui, dans le cercle des grandes nations, l'heure de l'Allemagne a sonné. L'événement historique le plus important du XX^e siècle sera notre grande révolution.* »

« *L'instinct commerçant et dominateur des Anglo-Saxons a assuré la conquête du monde à l'Occident et pris une part prépondérante à son développement matériel. L'envolée spirituelle française complète brillamment le triomphe luciférien de Faust. Tout cela, à travers l'individualisme et le matérialisme, aboutit à une confusion générale, et l'on commence à toucher du doigt la ruine de l'humanité occidentale par l'abus des droits humains. L'idéalisme allemand saura vaincre le matérialisme déçoyé et le réalisme allemand pansera les plaies du monde et transformera l'antagonisme funeste et stérile des nations en une collaboration et une solidarité fructueuses.* »

Nous n'avons pas sur l'avenir les lumières qui éclairent M. Günther Gründel. Certes nous ne sommes pas germanophobes du tout. Mais nous sommes anti-prussiens, dans la mesure où la Prusse domine les Allemagnes. Si la race germanique, qui a tant fait pour la culture occidentale, ne secoue pas le joug prussien, non seulement elle ne sauvera pas l'Europe, mais tant que durera son esclavage volontaire, elle restera la plaie purulente toujours capable d'intoxiquer tout l'organisme et de le tuer...

* * *

M. Gründel nous assure que la jeunesse allemande est soulevée d'enthousiasme : « *Nous croyons à notre mission. Nous avons foi en notre destinée; nous nous considérons comme l'instrument d'une volonté supérieure. Notre action devra, à de telles origines, sa force irrésistible... La victoire est déjà décidée en nos cœurs.* »

Dynamisme d'autant plus dangereux que pour hâter et réaliser cette révolution allemande qui « *corrige l'usage abusif des droits de l'homme, en les complétant par les devoirs humains et donnera ainsi à la culture occidentale une base durable* », prêche... le culte de la FORCE!

Citons :

Résumons-nous : le caractère général des grands problèmes actuels et leur solution, qui intéresse toutes les nations européennes, rendent inévitable, au XX^e siècle, une collaboration plus étroite de ces puissances, mais réalisée en toute liberté et sur un pied d'égalité. L'instinct de conservation agira fortement en faveur d'une union européenne, qui se dressera contre les nouvelles forces menaçantes nées de la guerre mondiale. Si cette union doit être féconde et durable, elle n'est possible que dans l'esprit allemand et sous la direction allemande, désintéressée et réaliste. Oui, c'est là une partie très importante de la mission universelle de la nouvelle nation allemande, qui, par sa future grande révolution, parviendra à sa maturité et acquerra son prestige. Mais, en raison de leur état d'esprit actuel, aucun Etat européen, même le plus petit des Etats qui succéderaient aux anciennes monarchies, ne voudra se laisser mener par une Allemagne impuissante, et qui n'a pas encore su réaliser sa pacification intérieure. La condition indispensable à l'unification de l'Europe et à l'assainissement mondial sera une vaste reconstruction de l'Allemagne, également forte à l'intérieur et à l'extérieur. Le devoir pour l'Allemagne, désormais, c'est la force!

Cher P. Delattre, si Gründel est bien, comme on l'affirme, l'écho de la jeunesse allemande, cette Allemagne forte sera-ce, oui ou non, la guerre? Comment croire, en effet, que l'Allemagne prussifiée puisse mener (le mot y est) les autres Etats sans les avoir d'abord vaincus? Ce n'est qu'alors que l'Allemagne pourra reconstruire (!) l'Europe et assainir (!) le monde...

La Prusse veut dominer l'Europe par la force, en 1933 comme en 1914 : voilà bien la grande vérité politique de l'heure. Tout le reste n'est qu'illusion et littérature.

La conversion et la vie sentimentale de Louis Veillot⁽¹⁾

Ce qui m'émerveille d'abord dans cette conversion de Veillot, c'est son commencement. Rien de plus pur, ni de plus mystérieux, puisque ce fut un besoin immense de pureté, le sentiment soudain, l'étrange sentiment de la souillure morale, l'énigmatique dégoût du mal. Sans savoir qu'il y eût des choses défendues il s'épouvanta de ses plaisirs, sans croire à aucune loi divine il se repentit de ses péchés. Fut-il plus débauché que tant d'autres? Je n'oserais pas l'affirmer; mais enfin, Veillot a confessé, dans Rome et Lorette, et en plusieurs endroits de sa correspondance, que sa jeunesse ne fut point chaste, et c'est précisément de l'horreur de ces choses qu'est sortie sa conversion. Un biographe de Verlaine nous le dépeint ainsi, rentrant au petit jour, ivre et chancelant, de ses longues erreurs nocturnes: il était mortellement triste. Un grand dégoût de lui-même lui soulevait le cœur. La voix de son repentir et de sa honte lui criait: « Cochon! Cochon! Tu es un cochon! » Et il admirait cette voix irritée et pure, cette belle voix d'ange qui était en lui mystérieusement et qui répétait: « Cochon! Tu es un cochon! » Je ne crois pas que l'ange de Louis Veillot lui dit jamais des choses aussi désobligeantes, mais il est certain qu'un jour il se surprit pleurant sur toutes ses joies, accablé de remords — et cherchant Dieu.

Et je ne puis pas dire combien ce commencement-là plutôt que tout autre, ce point de départ pour monter des ténèbres à la lumière, me paraît le véritable, le plus conforme à notre nature dans ce qu'elle a de plus profond et de plus caché. La vraie détresse de l'âme humaine privée de Dieu, ce sont ces incompréhensibles et inévitables taches qui tombent sur elle. Ce qu'elle demande d'abord, c'est quelque'un qui la guérisse de cela, de l'opprobre du péché. Son premier appel à Dieu est formellement un appel au Christ.

Oh! vous savez, je ne suis pas théologien, et il se peut que je me trompe, mais vraiment il m'a toujours semblé que le besoin de Dieu se révèle en chacun de nous le plus clairement et le plus impérieusement par le besoin d'une règle morale. On peut à la rigueur se résigner à ignorer toujours l'explication dernière du monde, ou à ne devoir compter que sur soi-même pour se procurer, selon la formule du *Pater*, « notre pain quotidien », pour conserver ses richesses et sa santé — mais être toujours honteux de soi-même, ne jamais faire le bien qu'on veut et faire sans cesse le mal qu'on ne veut pas, faute de règle, ou, pour dire la chose très exactement, faute de raison (car, étant des êtres raisonnables, remarquez cela bien, nous ne pouvons absolument pas agir sans quelque raison) et ainsi tomber toujours, faute d'avoir quelque raison plausible pour lutter et pour résister, se mépriser enfin soi-même, se prendre en aversion, sans savoir pourquoi après tout, et inutilement, et de plus en plus: voilà, me semble-t-il, ce qu'on ne peut pas supporter indéfiniment, et à quoi, si l'on a un peu d'âme, fût-ce un reste d'âme, on veut trouver un remède à tout prix.

Et que ce soit là, ou non, le point de départ de toute conversion à Dieu, en tout cas c'est là le commencement le plus noble, le moins profane si j'ose m'exprimer ainsi, et aussi le plus émouvant par tout le mystère que j'y sens renfermé, mais que je ne sais décidément pas traduire comme je le sens.

Au reste, si j'insiste comme je le fais sur le caractère particulier de cette conversion à son origine, c'est aussi parce que la vie de

Louis Veillot, et plus précisément sa vie sentimentale, dont je voulais vous entretenir en même temps que de sa conversion, me semble avoir été influencée dans tout son cours par les circonstances que je viens de marquer. « Celui qui, hors d'haleine, dit le poète florentin, vient de se sauver de la mer sur le rivage, se retourne d'abord vers l'onde dangereuse et regarde ». Ce regard d'effroi vers les flots perfides qu'il avait quittés, Veillot l'a eu toute sa vie. L'horreur que lui inspirèrent, vers ses vingt-quatre ans, les désordres de l'amour coupable ne s'est jamais atténuée. Laissez-moi dire plus: à force de haïr cet amour-là, pour en avoir trop souffert, il est resté méfiant à l'égard de tout l'amour, du moins de tout amour sensuel, et au fond y a volontairement renoncé, et pour toujours. La douce et douloureuse prière qu'il fit un jour à Dieu est restée sur ses lèvres:

« Seigneur, délivrez-moi du tourment de ma jeunesse, éteignez les ardeurs de cette intelligence troublée par le péché, délivrez-moi de mes regards et précipitez mes jours, ou tout au moins vieillissez mon cœur, si rien ne peut l'épurer.

» Hélas! la nature entière est mon ennemie. Les parfums de l'air me sont funestes; je crains l'ombre des chemins et le murmure des fontaines; il m'a fallu fuir en tremblant la chanson de l'oiseau dans les bois... »

Comment il cultiva en lui-même le rêve d'un amour où le cœur seul serait intéressé et où les sens n'auraient point de part, un amour de pure tendresse, et comment il poursuivit ce rêve-là, dans le mariage, et puis encore plus tard, après la mort de sa femme, c'est ce que j'ai cru voir distinctement dans tout ce que j'ai lu de lui, et je serais bien étonné si tantôt vous ne le sentiez pas comme moi.

Ainsi donc, dégoûté de lui-même, tourmenté de l'invincible désir d'une vie meilleure, mais accablé du sentiment de son impuissance à la commencer, il écouta le conseil d'un ami, qu'il trouva un matin s'appretant à un long voyage et qui lui dit: « Viens avec moi, sors de Paris, sors de la France, emploie une année à courir le monde, peut-être tu t'en trouveras bien ». Huit jours après, raconte Veillot, je courais sur la route de Marseille. Mon but était Constantinople, mais j'allais plus loin: j'allais à Rome, j'allais au baptême ».

Ne prenez pas cela à la lettre. Il était baptisé, et avait fait sa première communion. Je vous ai déjà dit que je ne suis pas théologien, mais je le suis assez, tout de même, pour concevoir qu'à cause de cela Veillot ne venait pas au Christ d'aussi loin qu'il le croyait lui-même, et pour m'expliquer ainsi que sa conversion fut relativement facile.

Et une grande lumière était en lui: il croyait et avait toujours cru en Dieu. Oui, ce gavroche abandonné, dont les parents n'allaient pas à la messe, qui avait appris le catéchisme à la mutuelle, d'un maître impie, ivre les trois quarts du temps, qui se prépara à la première communion en lisant les romans de Paul de Kock, qui revint de la table sainte avec toutes ses souillures, et n'y retourna jamais, ne remit les pieds dans aucune église, se forma tout entier dans les rues de la grande ville, n'entendit plus parler de religion que dans les sarcasmes et les blasphèmes, ce pauvre gamin de Paris n'avait jamais cessé, pas un instant, pas avec l'ombre d'un doute, de croire en Dieu. Grande et étonnante lumière, et grande miséricorde, comme nous le verrons bientôt. Par là il entra de plain-pied pour ainsi dire dans la pratique chrétienne:

(1) Conférence faite à l'Institut Saint-Louis, Ecole des sciences philosophiques et religieuses.

il sut tout de suite prier. Vous connaissez les vers célèbres de Sully-Prudhomme :

*Je voudrais bien prier, je suis plein de soupirs...
J'ai beau joindre les mains, et le front sur la Bible
Redire le Credo que ma bouche épela,
Je ne sens rien du tout devant moi. C'est horrible.*

Il en sera tout autrement de Veillot, et je ne puis pas assez insister sur cette différence. Quand il s'agenouillera, le plus faible murmure de ses lèvres sera, non pas un vain essai de prière, mais une prière véritable : Dieu étant devant lui ou plutôt en lui. Croire en Dieu c'est être déjà en la présence de Dieu.

Au reste, on se rend compte aisément, par tout ce qu'il en dit lui-même, que ses objections à l'égard du christianisme n'étaient pas de nature à l'arrêter bien longtemps. Il n'est pas question de philosophie, d'abord. « J'ai toujours eu le bonheur, disait-il, d'être complètement inepte en philosophie, et je ne lis rien de tout ce qui se présente sous cette forme. » Il y a bien là une petite méchanceté à l'œil droit de M. Cousin, mais enfin il parlait sincèrement, cela est sûr. Quant aux autres fondements rationnels de la foi, il ne connaissait certainement rien de la critique allemande, et Renan n'avait pas encore mis ces choses à la portée de tout le monde. Il ne les connaîtra que plus tard, quand ses croyances seront déjà pleinement assurées. Il pourra alors dire à l'adresse de Renan ce qu'il écrivit de Rome pour une belle enjôleuse qui s'informait un peu trop de sa santé : « Quant à la demoiselle, quoi qu'elle fasse encore et quoi qu'elle dise, je suis maintenant hors de ses atteintes ». Et d'autre part, il ne semble pas, avant son voyage de Rome, avoir su assez les Évangiles, pour s'être formé, sur la valeur de ces petits livres mystérieux, une idée personnelle, plus redoutable parfois que toutes les lectures. Bref, rien dans Veillot, je veux dire dans l'intelligence et la raison de Veillot, rien qui pût résister, me semble-t-il, à un quart d'heure d'entretien avec un jésuite. Et cet entretien il l'aura, à Rome, pendant plusieurs jours, le malheureux ! Il demandera comment on peut croire à des mystères, au péché originel, à la Rédemption, à la Trinité, et autres choses de la même force... Que vous en semble ? Pour moi, plus j'y songe, et plus je me convaincs que Veillot n'eût jamais d'autres voiles sur les yeux que ses passions de vingt ans. Tenez, je vais être sincère, je n'aime pas beaucoup entendre expliquer toujours l'incroyance par les faiblesses du cœur et des sens. Il y a des cœurs très purs qui ne voient pas Dieu. Ils le verront un jour, nous le savons, mais pendant longtemps ils peuvent ne pas le voir. Mais quant à Veillot, entre son âme et Jésus il n'y avait vraiment que le péché.

Il arrive donc à Rome, en compagnie d'un ami qu'il ne désigne jamais que de son prénom, Gustave, plus âgé que lui de quelques années, et lui-même récemment converti. Ils entrèrent dans la Ville Eternelle à la nuit tombante, par la porte Cavaligiera. Comme ils longeaient la colonnade de la place Saint-Pierre : « Quel beau spectacle ! » lui dit Gustave en lui pressant doucement la main. « En vérité ! » répondit-il tout bas.

Ils rencontrèrent dès le lendemain (et tout cela me semble avoir été combiné un peu à l'insu de Veillot) de jeunes époux français, Adolphe et Elisabeth, qui passaient leur printemps à Rome, Adolphe avec un mélange curieux de gravité et d'exaltation, Elisabeth plus réservée et peut-être plus habile. L'un et l'autre, aidés de Gustave, entreprirent dès lors, avec toutes sortes de belles et saintes ruses, de pousser insensiblement leur ami dans quelqu'un de ces innombrables confessionnaux de Rome qui portent pour enseignes toutes les langues du monde — le sermonant avec ardeur, le repréant, le réfutant et l'instruisant, comme Aquila et Priscille instruisaient Apollon, qui lui aussi n'était pas, à leur gré, assez avancé en Christ. Pardonnez-moi ce rapprochement. L'atmosphère de Rome est si pleine de souvenirs, et tellement saturée d'âme, qu'on y rapproche involontairement des choses très lointaines.

La ville des papes était alors une cité tranquille, où l'herbe poussait en touffes entre les pavés des places désertes, où l'on n'entendait que le son des cloches, et où, dans la perspective des rues étroites, on apercevait presque toujours, comme on peut le voir aux vignettes de ce temps-là, des religieux ou des prêtres allant deux par deux. Veillot se laissa conduire. Ses amis, des semaines durant, le menèrent ainsi d'église en église, depuis Saint-Pierre et les autres grandes basiliques, resplendissantes de marbre et d'or, toutes retentissantes de chants sacrés, jusqu'aux plus hum-

bles sanctuaires, où le silence n'était troublé que par le cliquetis presque imperceptible des chapelets.

Et dès le premier soir Veillot pria. Ce fut dans l'église de l'Ara Cœli, où on célébrait les Quarante heures. La nef était remplie d'une foule agenouillée pieusement : gens du peuple, femmes, enfants, bourgeois, prélats, confondus sur les dalles, tous humbles, tous recueillis. « Je ne voulus pas, raconte Veillot, rester seul debout dans cette église, mais je laissai aller de tous côtés mes regards, guère moins étonné que jadis les Gaulois mes ancêtres à l'aspect des choses étranges que Rome leur montrait, et guère moins sauvage qu'eux. Tout le monde priait. Et moi, pensai-je à la fin, n'ai-je pas dans le cœur une prière ? N'ai-je rien à demander à Dieu ? Je concevais bien, ajoute-t-il, dans la seule idée de Dieu, une puissance assez grande pour être partout, pour entendre toutes les prières, et lire au fond de toutes les âmes. Je cherchai : ma pensée retourna jusqu'à cette France où j'avais laissé mes sœurs, et je priai Dieu d'étendre sa protection sur ces deux enfants. Je ne pouvais, je n'osais, je ne savais demander rien de plus. Ce fut ma première prière... »

* * *

J'aurais dû vous avoir dit déjà que les deux petites filles dont il nous parle ici, Annette et Elise, ont tenu dans les remords et les résolutions de Veillot une place incomparable. En réfléchissant sur la pauvreté de ses parents, sur leur ignorance du monde et des dangers du monde, il s'était habitué à penser qu'il avait, lui, à l'égard de ses jeunes sœurs, tous les devoirs d'un père. De là des trances nouvelles, et, parmi les tourments de sa conscience, les morsures profondes de la compassion. Il se reprochait amèrement chacun de ses plaisirs comme une trahison envers « les petites ». Et à cause de cela aussi il fallait en finir à tout prix, et laisser régler sa vie par le grand devoir divin.

Il écrivit de Rome à son frère Eugène : « Je suis cruellement persécuté par moi-même. Mes inquiétudes ont surtout augmenté depuis que je vois grandir nos sœurs. Dans un an ce seront des femmes. Qu'en ferons-nous ? Ne les néglige pas pendant mon absence. Recommande-leur fréquemment d'accomplir avec soin leurs devoirs de religion. Je ne sais pas encore où sera notre refuge à nous, mais évidemment celui de nos sœurs est là et ne peut être que là... »

Il savait donc déjà pour elles, quand pour lui-même il cherchait encore, comme si, au milieu des incertitudes de son esprit, son cœur, son cœur aimant, eût été déjà dans la pleine lumière.

Au reste, ces incertitudes, quoi qu'il faille penser de leur profondeur, ne le retarderont plus longtemps. Eugène Veillot nous dit, dans sa préface au premier volume de la Correspondance : « Il n'y eut pas tous les discours de Rome et Lorette, livre qu'il écrivit, non pas pour dire comment il s'était converti, mais pour en convertir d'autres, et où il mit une part de fiction, afin de mieux atteindre ceux qui pouvaient être plus chargés que lui ». N'exagérons pas trop cette part de la fiction dont parle Eugène : les lettres de Louis témoignent assez que de grandes angoisses intellectuelles le troublèrent jusqu'au bout. Mais enfin, j'ai cru sentir que s'il tarda jusqu'à la semaine sainte pour se réconcilier avec son Dieu, c'est aussi parce que, avant de recevoir le pardon du prêtre, il voulut d'abord beaucoup pleurer. Il pleura dans toutes les églises, à chaudes larmes. A la balustrade de la Confession de Saint-Pierre il fut, plusieurs fois, tout secoué par les sanglots.

Il s'apaisa lentement, comme sortant d'un deuil. Et puis, quoiqu'il pleurât encore, on sent percer la joie, et quelle joie !

Il employa le Jeudi et le Vendredi saints à son examen de conscience, se confessa, au Gesù, le Samedi saint, me semble-t-il, mais ne reçut pas l'absolution ce jour-là. Car « je me levai, dit-il, non pas délivré encore, mais allégé, non pas absous, mais béni ». Si j'entends bien le récit de Rome et Lorette, ce fut après Pâques, un des premiers jours de l'octave, qu'on lui rendit, comme il s'exprime lui-même, « sa robe d'innocence ». Le lendemain, à Sainte-Marie-Majeure, entouré de tous ses amis, il communia.

Et il revint en France, par petites étapes, à travers la Suisse, toujours à pied et en pèlerin, visitant sanctuaires, abbayes et chapelles, rêvant et priant dans les sentiers de la montagne, attentif aux moindres tressaillements de son âme, méfiant de lui-même comme un convalescent, appréhendant l'avenir, craignant Paris.

Mais il sentait croître en lui une force secrète.

« Ces actes, écrivait-il, ces fautes, ces plaisirs, pour lesquels on avait du mépris, on s'y laissait entraîner; maintenant qu'ils inspirent un attrait horrible, qu'ils vous donnent une soif d'enfer, vous n'y cédez pas. C'est la récompense; elle est lente à venir, mais elle vient. »

A la fin de son pèlerinage il disait : « J'ai beaucoup gagné. Décidément, je suis pleinement détaché du goût de mes plaisirs passés... »

* * *

Rentré à Paris, il renonça à tout ce qui l'attendait là : il ne voulait plus s'occuper des journaux où il avait écrit, refusa la rédaction aux *Débats*, qui lui était offerte. Tant de choses qu'il avait défendues jusqu'alors, il ne voulait plus les défendre, du moins pas pour elles-mêmes : ni la propriété, ni ce qu'on appelait l'ordre, ni la liberté, ni le trône, non plus même le trône et l'autel, mis ainsi sur la même ligne comme choses du même genre et qui se valent, ni à plus forte raison le parlementarisme, les ministres du moment ou la politique ministérielle. Il repoussa de ce côté les plus puissantes protections et les plus belles promesses d'avenir. A son frère, qui s'en montrait consterné, il répondit : « J'ai d'autres cordes à mon arc, Dieu merci ! » Sous cette forme familière il cachait ses grandes espérances. Il avait découvert le catholicisme. Ce qu'il avait cherché vainement jusque-là : une cause à défendre qui lui parût valoir la peine d'être défendue, il l'avait trouvé. Certes, il avait toujours voulu servir, mais le petit journaliste qu'il était avant de partir pour Rome sentait déjà alors que rien au monde ne méritait qu'on le servît. Avec une âme comme la sienne, pour servir il faut adorer. Et l'on n'aime de tout son être, ou n'adore que ce qui est divin. Aussi bien, il pressentait sans doute d'une manière confuse l'immense valeur de son talent, et ce que deviendrait ce talent avec le catholicisme en plus. « Ne t'inquiète pas, écrivait-il à son frère, j'ai maintenant la modestie de n'être plus modeste. » Il avait raison, magnifiquement.

En ce temps-là, donc, il était sans aucune situation, tout à fait pauvre — mais gai comme un pinson, et plein de projets. « Mon esprit, raconte-t-il, était chargé de projets de livres comme l'arbre est chargé de fleurs au printemps. » Mais, comme ce n'est ni du littérateur ni du polémiste que je voulais vous entretenir, laissez-moi ici, pour contenter ma fantaisie, m'intéresser surtout au projet, que Veuillot caressait alors, de ne pas se marier... Oui, il me semble certain qu'après sa conversion, ce fut un dessein arrêté en lui de ne quitter jamais ce que Bossuet appelle si gravement « la profession solennelle du célibat ». Mais peut-être Bossuet n'entendait point par là le célibat des vieux garçons.

Quoi qu'il en soit, Veuillot avait compté sans les abbés. Ils furent plusieurs ainsi, qui se mirent, l'un après l'autre, à lui parler de femmes, pour le bon motif bien sûr. Il gagna du temps d'abord en alléguant le souci de ses jeunes sœurs. Il voulait leur constituer à chacune une petite dot. Il écrivit pour cela *Rome et Lorette*, *Les Pèlerinages de Suisse*, *Le Rosaire*, *Sub tuum*, d'autres livres encore, et de fait ne voulut rien entendre avant qu'elles fussent pourvues.

Mais au fond, il était brouillé avec l'amour. « La fleur de ma jeunesse, disait-il joyeusement, a été emportée, comme la peste, par les vents bénis qui soufflent de Rome. » Et je sais bien tout es les distinctions qu'on doit faire, mais Veuillot ne les faisait pas. L'amour est toujours l'amour, et il en avait trop souffert. Il était comme ces naufragés qui détestent la mer, même tranquille et souriante, en souvenir de leur désastre. Au contraire de saint Augustin, il « n'aimait plus aimer ».

Et d'instinct, pour mieux s'en défendre, volontiers il tournait en dérision l'amour, toutes ses pompes et toutes ses courtes. On a beaucoup gagné contre ses passions quand on en sait rire. Etant grand railleur de sa nature, il y réussissait à merveille. Un peu à toutes les époques de sa vie il a joliment sifflé l'amour, la plus ridicule des passions comme il disait. Voyez, par exemple, dans les *Mélanges*, ses réflexions impayables sur les *Confidences* de Lamartine. Et comme il arrange aussi Victor Hugo, à propos de l'ode intitulée *O mes lettres d'amour* ! Il conçoit toutes les manifestations un peu vives de l'illustre passion comme une singulière inconvenance, ou plutôt une disconvenance prodigieusement comique entre ce que nous sommes le plus souvent, hélas ! et tout ce que l'amour nous fait dire ou faire, comme si l'amour, du moins l'amour quelque peu exalté, ne convenait réellement qu'à très peu de personnes. Et il est de fait, quand on y songe, que c'est

pour la plupart un rôle ingrat. Chaque fois qu'un simple mortel est aux prises avec ce genre de faiblesse, n'est-il pas vrai que nous en accueillons la nouvelle avec une gaieté très significative ? Veuillot lui-même n'avait pas le physique de l'emploi, et il le savait bien. Outre qu'il n'était point beau, il y avait, dans tout son extérieur, trop de réflexion, de sérieux, de dignité. La physionomie des penseurs et des hommes d'étude n'est point faite pour ce genre d'émotions, elle est même tout à fait incongrue aux trop grandes aventures des sens. Les premières touches de la grâce, en Veuillot, peuvent fort bien avoir consisté à lui faire sentir ainsi à quel point il était ridicule, et à le faire si bien rire de lui-même qu'à la fin il en pleura.

Armé comme je viens de dire, il résista donc victorieusement, durant plusieurs années, aux entreprises matrimoniales les mieux concertées. Un père de famille, qui venait justement de se convertir, pour avoir lu je ne sais plus quel ouvrage de Louis Veuillot, le lui fit délicatement savoir, et aussi « qu'il prendrait de sa main les yeux fermés, un mari pour sa fille aînée ». Par la même occasion, il l'invitait chaudement à aller, à quinze lieues de Paris, visiter sa cathédrale et passer deux jours chez lui. — « Ah ! monsieur, lui répondit-on, je ne voudrais pas vous donner l'ennui de me loger ! » — « Comment ! s'écria le bonhomme, mais ma femme et ma fille ont déjà dit : voilà la chambre de M. Veuillot ! » Il n'eut pas de succès. « J'ai accepté, écrit Veuillot à son frère Eugène, parce que j'accepte toujours, mais je pense que je n'irai pas de sitôt visiter cette cathédrale-là, qui est pourtant du XIV^e siècle. »

Une demoiselle de Dijon lui écrivit, dans des intentions toutes pures, une lettre où alternaient la prose et les vers. Elle disait en rimes :

*A pleurer je trouve des charmes,
Je crois qu'on pleure dans les cieux,
Et quand Dieu me donne des larmes
Aussitôt je vais beaucoup mieux.*

Puis la prose reprenait. Pauvre Veuillot ! Il lui répondit par une lettre de quatre pages, que nous ne possédons pas, mais où il lui fit bien voir, je pense, qu'il « craignait le murmure des fontaines et fuyait la chanson de l'oiseau dans les bois... Elle insista. « Je lui répondis alors, raconte Veuillot, le non le plus affectueux et le plus poli, mais aussi le plus positif du monde. » Eh bien, le croiriez-vous ? il fut ému cependant. « Elle m'a mis l'âme à l'envers », avouait-il. Au fond, tout au fond de lui-même, il était resté tel qu'il se dépeignait quelques années auparavant : « au sortir d'une conversation où j'aurai, par l'excès de mes dédains, étonné des âmes éteintes, j'irai dévorer en pleurant quelque puéril récit d'amour... Un son de voix, un regard me jettent dans des chimères de tendresse et de mélancolie d'où je ne puis plus sortir. Je ne sais rien à quoi ne morde cette rage d'aimer. L'autre jour, en lisant Plutarque, j'étais épris de Cléopâtre. Jugez par là du reste. » Mais il était en garde désormais, et Cléopâtre n'était pas de Dijon.

Eh oui, il était en garde, mais par moments la solitude lui pesait. « J'ai d'affreuses tentations de découragement, disait-il, je m'ennuie un peu bien fort... » Il disait aussi de temps en temps : « je ne me sens toujours pas de vocation ecclésiastique. » Il épiait donc dans son cœur comme une espérance, quelque chose de pareil. « Que ne puis-je devenir moine, écrit-il un jour, mais on me rit au nez quand je parle de cela et je crois que l'on a raison, pourtant je n'en suis pas plus gai. » Il changeait beaucoup de logement, comme les gens moroses. La même année il est rue de Lille, rue Madame, rue de Babylone, rue Vanneau, « dans un nid de couvents et d'églises qui lui sonnent les prières de tous côtés ». Il était obsédé en ce temps-là de la terreur de devenir aveugle. « Ce sera bientôt, dit-il, la nuit soudaine. Mon palais sera celui des Quinze-Vingts. » Son confesseur, sa mère, ses amis, le voyant ainsi, le pressaient de se marier. Mais il songeait, les pieds sur les chenets : « Quand je me sens tracassé, je prie, je travaille et tout passe ; quand je serai marié, si ma femme me tracasse, elle ne passera point ». Au reste, dans une séance solennelle de la Société de Saint-François Régis, le P. Lacordaire l'avait éloquemment exhorté à garder le célibat. « Il ne m'a point nommé, raconte Veuillot, mais il y avait là cinq cents personnes qui m'ont parfaitement reconnu. J'avoue que j'ai un peu pris cela comme un avis d'en-haut. » Seulement, son confesseur revenait à la charge, donnant en sens contraire. Que lui disait-il ? Je ne sais, mais je le soupçonne véhémentement d'avoir parfois laissé entendre à son pénitent qu'il vaut mieux faire son entrée avec une femme dans

le Ciel qu'être célibataire dans la Géhenne. Saint Paul, si je ne me trompe, a déjà dit quelque chose dans ce genre-là.

Quoi qu'il en soit, Veillot, un jour, adressa à l'abbé Morisseau un de ses plus chers amis, quelques mots qui montrent bien qu'il commençait à céder. Mais je serais bien étonné si vous alliez conclure de ces lignes-là qu'il revenait doucement de ses anciennes préventions contre l'amour. « On me persécute de tous côtés, écrivait-il; je ne puis pourtant pas me marier tout seul, et je ne puis trouver une femme puisque je ne vois personne. N'en auriez-vous pas une à m'envoyer pour mettre fin à ces tracasseries? Si vous connaissez une bonne fille, qui ait beaucoup de piété, beaucoup de douceur, de la simplicité, de la santé, qui puisse me faire un peu de piano, et qui possède à peu près de quoi se nourrir, c'est tout ce qu'il me faut. Vous rendrez contents, par ce moyen, tous ceux qui m'entourent et qui me voient dépérir. Peut-être me contenteriez-vous aussi, vu l'excellente habitude que j'ai prise de ne pas attendre de la vie grand-chose de bon... »

Vous connaissez tous, je suppose, les délicieuses pages de *Çà et là*, où il raconte, sous des noms fictifs, ses fiançailles, « si austères et si blanches », beau portique sévère de lignes, mais tout fleuri et parfumé, de l'entrée de ce que Veillot appelle lui-même son mariage de raison.

Et certes ce fut cela, un mariage de raison, pourvu que vous l'entendiez dans un sens très noble : un mariage de tendresse, où les sens n'élèvent même pas le plus léger murmure, où l'on ne perçoit rien, rien, que la divine musique du cœur.

Il est d'ailleurs difficile de dire ce que c'est précisément que la raison. Pour Platon, parmi tant de fils qui nous tirent à tout instant et nous font agir, la Raison est « le fil d'or pur ». J'entends bien, mais n'en suis pas plus avancé. Du moins, ce qu'on appelle agir sous l'influence de la raison, c'est toujours, me semble-t-il, renoncer un peu. Un mariage de raison est donc un mariage où il y a quelque renoncement.

Il y en eut, ici, de part et d'autre, tant chez Marianne que chez Sylvestre. Marianne aussi renonça à quelque chose, et c'est charmant :

Lorsque Marianne apprit que Sylvestre lui serait présenté, « Je vais donc me marier, dit-elle. Voilà mon sort fixé, je ne serai pas religieuse. Que la volonté de Dieu soit faite ».

Et d'avance, peut-être, elle renonça à autre chose encore : « Tu ne demandes même pas quel air il a », lui dit son père — et elle garda le silence.

Sylvestre, lui, sait très distinctement à quoi il renonce. En l'amenant devant le seuil de Marianne ombragé de tilleuls, l'abbé Théodore eut l'idée de lui dire : « Assurément il n'y a point de passion ici, et j'espère bien que vous n'y en porterez point. » En vérité, il n'avait pas besoin qu'on le lui dit.

Pourtant, lui qui s'était habitué depuis longtemps à mépriser ces choses, maintenant qu'il fallait y renoncer pour tout de bon il sentit un moment toute la réalité et même l'amertume du sacrifice. Il avait vu Marianne, à l'église, tandis qu'elle priait, « et quelque chose qui ressemblait, dit-il, à la tendresse d'un frère, s'était ému dans son cœur. » Et il l'avait revue dans sa tranquille maison, parmi les jasmins et les roses. Elle avait chanté, d'une voix douce et juste, mais tremblante, l'innocent couplet :

*C'est la madone du village!
Encore un peu de chemin,
Bientôt tu verras son image,
Courage, bon pèlerin!*

Ah! oui, courage. Mais le bon pèlerin, sortant de là, disait à l'abbé : « Pour moi, j'ai autant envie de me marier que de m'aller pendre! »

Mais ce ne fut là qu'un moment. « Dans le fond, pensait-il, elle n'est pas mal. Pauvre petite, à qui pourrait-elle déplaire? Un pouce de plus ne m'aurait pas effrayé, mais qu'est-ce que cela peut faire au bonheur? »

En réalité il trouvait seulement que c'était drôle, tout de même, de se marier sans être amoureux. Et, en effet, c'est drôle. Mais enfin, cette jeune Marianne, songea-t-il bientôt, elle est charmante dans son humble maison. Assise à sa fenêtre encadrée de jasmin elle tient son aiguille un moment oisive et laisse errer ses regards rêveurs sur les fleurs de l'enclos. Quant à sa voix... mon Dieu, elle se tirerait mal d'une mélodie de Schubert, mais ce petit timbre faible et doux suffit aux chansons du berceau. Et le beau mérite, après tout, de se marier, quand on est amoureux! Le vrai brave est celui qui va au péril de sang-froid.

— Et bien? dit l'abbé.

— Eh bien, répondit-il, je n'aurai jamais le cœur de dire non à une honnête jeune fille qui veut bien de moi. Il me semble que ce serait lui dire : Je vous trouve laide, ou sottie, ou pauvre. Du moment qu'elle a consenti à se laisser présenter, il faut que je l'épouse, si elle n'y a point de répugnance...

Et il revint à la maison des tilleuls. Il parla à Marianne très gravement. Il ne lui dit pas qu'elle était jolie, et je crois pourtant, je désire croire qu'elle l'était. Du reste elle avait vingt ans. Il lui dit : « Vous êtes douce et simple, c'est ainsi que ma raison vous a souhaité; il me sera facile de vous aimer très tendrement et tous les jours. Voyons maintenant si vous parviendrez à m'aimer un peu. Je dis un peu pour commencer. Je souhaite et j'espère davantage. »

Nous ne savons pas ce qu'elle lui répondit, mais ce dut être très beau, car il fut étonné de l'entendre, ravi et plein de respect. Et c'est ainsi que cela se fit. « On est venu me chercher, dit-il, on m'a donné à dîner et on m'a fait de la musique; puis le notaire a été prié de passer à la maison, puis nous avons laissé nos noms à la mairie, puis nous nous sommes arrêtés à l'église, puis j'ai mis l'argent dans ma poche et j'ai pris la fille à mon bras, et nous sommes partis. »

J'ai repris, pour vous raconter cela, autant que possible les termes mêmes employés par Veillot, mais j'ai dû vous dire en quarante lignes ce qu'il nous dit en quarante pages; et sans doute le charme s'est envolé. Pardonnez-moi!

Le charme! Je me demande d'ailleurs s'il n'est pas plutôt dans le cadre, merveilleux de fraîcheur, où se déroule cette idylle, que dans le fond des sentiments. Cela est très noble, sans doute, mais je reviens à mon dire : c'est drôle tout de même, ce mariage sans amour, où, du moins, l'amour est tellement surveillé par la raison, qu'on l'y soupçonne à peine. J'admire, mais j'éprouve en y songeant le même malaise qu'en lisant les vers que Veillot nous a laissés. Ils ressemblent à son mariage : ce sont « des vers de raison ». Cette fois, c'est la poésie qui est gentiment tenue en bride. Le coup d'aile, certes, n'y manque pas, mais il est singulièrement attentif, volontairement bref, sans cesse ramené aussi près que possible de la terre. Et l'on a dit que ces vers sont beaux, mais à la façon de très belle prose. Si j'osais, je dirais que le mariage de Veillot, pareillement, est beau à la façon d'un très beau célibat... C'est un parterre de roses qui auraient, je ne sais comment, le parfum des lys; et cela ne laisse pas d'étonner un peu, naturellement, et d'être un peu bizarre. Voilà ce que c'est d'avoir si souvent, comme il l'avoue quelque part lui-même, bafoué les amoureux et bafoué les poètes, du moins ceux de son temps. Il n'osait plus être, avec les meilleures dispositions du monde pourtant, ni poète ni amoureux. En cela il se montrait homme d'esprit, mais à de certains moments ce fut un peu malgré lui, je pense, et à son corps défendant. Il expiait ainsi, pour son salut, quelques-unes de ses plus étincelantes moqueries.

Cet essai de réaliser, dans le mariage même, un rêve de pure tendresse m'apparaît donc un peu comme une gageure, où les lois du genre sont par trop méconnues. Ce n'est pas ainsi, décidément, que le bon Dieu a arrangé les choses. Je n'oserais pas le dire de moi-même, mais Platon l'a bien vu et l'a bien dit : l'auteur de la vie a très clairement, et très intentionnellement, confié le soin de la propager au mystérieux attrait de la beauté sensible; en sorte que la définition même de l'amour, selon le divin Platon, est précisément « le désir de créer de la vie dans de la beauté ». Il me semble que cela est fort bien ainsi, et même fort beau. Pourquoi, quand l'ambition nous vient de multiplier les formes de la vie, ne serions-nous pas obligés d'être un peu artistes? Chacun selon son idée évidemment; aussi bien l'esthétique des amoureux variété-elle à l'infini...

* * *

Ce ne fut donc pas dans le mariage, et ce ne pouvait pas être dans le mariage que le cœur de Louis Veillot trouverait à s'épanouir pleinement, à aimer comme il pouvait aimer, ou, pour reprendre encore la formule de saint Augustin, comme seulement il « aimait aimer ». Il fut, n'en doutez pas, un époux d'un dévouement et d'une affection irréprochables, et quand il vint à perdre sa femme, après huit ans de bonheur, sa douleur fut telle et si touchante que je me garderais bien de vous lire les lettres où il l'exprime. Ma voix tremblerait un peu, et comme vous me regarderiez, vous autres, et m'écouteriez, j'en suis sûr, sans broncher, parce que ce n'est pas la même chose de lire ou d'entendre lire,

je me sentirais parfaitement ridicule. Mais, cela dit, je puis bien parler de ces morts, si anciens déjà, avec la liberté que nous rendent leurs ombres en fuyant.

Il y avait donc une femme que Veillot aimait incomparablement plus qu'il n'aima jamais la mère de ses enfants : c'est Elise, sa sœur. Annette s'était mariée, Elise était restée chez ses parents. Il paraît bien que, semblable en cela à Louis, elle n'éprouva guère le désir de se marier, et, comme lui encore, quoiqu'elle eût une grande piété, ne s'était jamais senti aucune vocation religieuse. Je devine là-dessous déjà — et vous ne trouverez sans doute pas trop téméraires mes conjectures — des affinités assez profondes le caractère et de goût entre le frère et la sœur. Ils devaient s'entendre sur beaucoup de choses, tout de suite, absolument. Ou plutôt, ils étaient d'accord sur tout. La manière dont il écrit à Elise tout ce qui le chagrine dans l'attitude de n'importe qui à son égard, montre bien qu'il sait d'avance qu'elle lui donnera raison, avec une conviction totale, partiellement, avec passion. Comme ils sont d'accord sur Mgr Dupanloup (et sur tous ceux qui *dupan-*, *louisent*, c'est leur expression), sur Montalembert, sur Lacordaire, sur Falloux, sur tout le monde! Je ne pense pas qu'il y eût jamais entre sa femme et lui aucune divergence de sympathie ou d'opinion, mais certainement il n'y avait qu'Elise pour monter tout de suite au même ton que lui. Et il y a autre chose. Veillot a le préjugé familial à un degré extraordinaire et au sens le plus étroit. Il est entiché des Veillot. Il a le mal du sang. Cela est très sensible dans toute sa correspondance, et très curieux. Il a eu de vives amitiés, sans doute, mais je ne lui connais de véritable intimité, pure de toute méfiance, de tout préjugé, en dehors des Veillot, qu'avec les Ségur. Il recommande souvent un milieu nouveau où il vient de pénétrer, par cette formule qu'on sent être son plus chaleureux éloge : on y aime les Veillot. Il écrira à sa sœur, triomphalement, que quelqu'un, parlant d'elle, s'est écrié : « Ah! c'est une Veillot, celle-là! » Ces choses sont difficiles à analyser, surtout à interpréter et à juger, mais je pense que vous comprenez bien ce que je veux dire, pour avoir rencontré cela de temps en temps. Et Marianne n'était pas une Veillot après tout... Et puis enfin, rappelez-vous ce que je vous ai déjà dit si souvent, que le noble cœur de Louis Veillot avait pris en grippe tout ce qui, sous le nom d'amour, contient en réalité tant d'égoïsme, de convoitise, de matériel plaisir. Est-ce encore aimer, cela? Mon Dieu, l'amour tel que lui le concevait est tout simplement l'amour qui aime. Et je ne sais si cela est pleinement réalisable du moment que les sens interviennent, si peu que ce soit. Et en tout cas, en mettant tout ensemble, vous comprendrez aisément, je pense, que du jour où Elise entra dans sa maison, pour se jeter tout entière, comme il dit, dans sa pauvreté et dans ses soucis, pour élever ses cinq petites orphelines, dont l'aînée avait sept ans, — il l'aima comme il n'avait jamais aimé personne.

Et c'est pourquoi, parmi toute sa correspondance, et même parmi toutes ses œuvres, ce sont les *Lettres à sa sœur* qui sont la merveille des merveilles. Trois volumes de tendresse fraternelle, mais passionnée, bouillonnante, débordante d'éloquence, de poésie, d'esprit. « Je ne sais rien, disait-il jadis, à quoi ne morde cette rage d'aimer qui est en moi. » Cette fois, décidément, elle mord à fond. Cela pleure, cela rit, cela chante, pendant vingt ans, sans un instant de lassitude, en formes toujours nouvelles, d'un souffle qui ne décroît jamais. Nous parlions, à propos de Marianne, de la divine musique du cœur. Mais ce n'était pas un orchestre... C'en est un maintenant, au grand complet, où dominent même les instruments de cuivre, tant cela est plein, triomphant, éclatant. Toutes les caresses, toutes les mignardises du violon et de la harpe, mais avec le coup de trompette et le coup de clairon.

« Bonnetty lui-même ne me ferait pas dîner hors de chez moi jeudi. J'ai beau t'aimer et savoir que tu le sais, je ne m'oterais pas la joie de vous serrer sur mon cœur une heure plus tôt. Viens! viens! viens! J'en ai tout à fait assez de ne plus te voir. Mon cher cœur, sais-tu bien de quelle force je vous aime? Mais moi-même, en vérité, je ne le sais pas. Cette pensée que je vous embrasserai jeudi me met tout en l'air, et j'ai des palpitations. »

Il faut dire aussi que Veillot, qui trouvait tant de plaisir à aimer, de cette façon-là, fut bien servi par les circonstances. Il était beaucoup absent de chez lui. Des trimestres entiers en tournées, comme un évêque, par les presbytères, les abbayes, les couvents, à fonder des comités, des cercles, des journaux, à soigner son pauvre corps dans quelque ville d'eaux lointaine, ou son âme

dans de longues retraites, ou retenu à Rome — *ad limina*, le bienheureux! — à dénouer toutes sortes de méchantes intrigues à force de démarches chez les cardinaux ou à force de larmes aux pieds du Pape. Il était, dis-je, beaucoup absent, et vous savez comme cela tient l'amour en haleine. On n'aime vraiment bien que de loin. Absent et loin, on est tout entier aux songes du cœur, où tout est si merveilleusement embelli; on est en proie à tous les prestiges du regret et du désir. En vérité, il faudrait toujours pouvoir prendre le large dès que l'amour se refroidit. Dans les lettres de Veillot, comme dans celles de M^{me} de Sévigné, le ton s'élève en proportion de la distance et de la durée. A mesure que l'absence se prolonge, les missives et les billets se succèdent et se pressent comme les coups de vent dans la tempête. Et c'est alors « la très chère, la bien-aimée, ma fille, ma chatte, ma mignonne ». *Mignonne* était dit par pure tendresse, car, même quand elle était encore au pensionnat, il la décrivait déjà ainsi : « On ne peut rien voir de plus gros, de plus riant, de plus frais, de plus noir et de plus charmant quelquefois; elle a des yeux d'ange et des épaules de maçon ». Il écrivit même un jour à son frère Eugène : « C'est une rose double et triple, un chêne, un bœuf, une grosse caisse, une femme superbe et une charmante enfant ».

J'aime ces expressions bouffonnes, c'est le langage de l'adoration chez les très braves gens, chez les plus délicats surtout. Ils l'emploient par une sorte de pudeur, pour voiler d'un peu d'ironie leurs grandes affections. De frère à frère particulièrement, et pour parler d'une sœur, on rougirait d'employer le langage trop direct du sentiment. Je soupçonne de graves et profondes raisons sous ces nuances. C'est dans l'homme des champs, peut-être, comme étant le plus près de la nature, qu'il faudrait les étudier. Là, cette timidité dont je parle, ou cette pudeur, dans les relations fraternelles, est poussée à l'extrême. Le frère et la sœur y évitent presque de se parler. Le dimanche, même si la route est bien large, ils iront à la messe à la queue leu leu, comme les *frati minori* dont parle Dante. Cela est rustique, mais nous sommes tous un peu rustiques à cet égard. Il faut être extrêmement bien élevé pour être complètement affranchi de ces instinctives prudences. Mais Veillot allait bientôt oser parler de sa sœur Elise, et lui parler, en un style bien différent. La douleur qui agrandit, ennoblit, et purifie tout allait passer par là. Et quelle douleur!

Ecoutez donc : ils perdirent, en l'espace de quarante jours, trois de leurs cinq petites filles. Marie d'abord, l'aînée : neuf ans, puis Gertrude : six ans, puis Madeleine : quatre ans.

Je ne vous lirai pas les lettres qu'il écrivit alors; mais ce sont, comme le disait Jules Lemaitre, « de purs diamants de spiritualité. Elles atteignant au sublime du sentiment religieux, et sont assurément parmi les plus incontestables chefs-d'œuvre de la prose chrétienne, et de la prose tout court ».

Pour vous faire sentir seulement jusqu'à quelle hauteur pouvait s'élever, en de telles circonstances, l'âme sainte de Louis Veillot, je vous en citerai du moins ces deux lignes : « Jamais mon cœur n'a été si déchiré, mais jamais il n'a été entouré de tant de sécurité et de lumière. Il n'est aucune joie en ce monde contre laquelle je voulusse échanger mon immense douleur. »

Ce que fut désormais pour Veillot sa sœur Elise, vous le concevez sans peine. Elle lui fut sacrée. Elle était seule présente à la mort de la petite Marie et de Gertrude. Louis était en Alsace. Une sévérité de Dieu, écrit-il, m'a éloigné de ce saint spectacle. Il semble, d'ailleurs, que les consolations de la foi furent plus vives au cœur du frère que de la sœur. Elle, comme une vraie mère, fut plongée d'abord dans de plus profondes et de plus longues ténèbres; elle fut plus lente à pouvoir écarter le fantôme de la Mort, plus tardive à comprendre, ou du moins à sentir, « que la mort n'est qu'un des mensonges de ce monde ». « Ses larmes sont intarissables, écrivait Veillot, elle ne les retient que quand elle est obligée de donner ses soins à ses autres enfants. Si elle perdait encore celles-là, elle ne murmurerait pas, mais elle mourrait. »

Elle lui fut, dès lors, un objet de vénération. Il en a fini, maintenant, de masquer sous les apparences de la plaisanterie le plus grand amour qui fût jamais dans son cœur.

« J'esquisserai ici, écrit-il dans *Ça et là*, ton noble et doux visage embelli à nos regards comme aux regards des anges par les soucis qui l'ont fatigué avant le temps, ô toi qui, par amour de Dieu, t'es refusée au service de Dieu, et qui, par charité, te sèves des joies de la charité. Tu n'as pleinement ni la paix du cloître, ni le soin des pauvres, ni l'apostolat dans le monde, et ton grand cœur a su se priver de tout ce qui était grand et parfait comme

lui. Tu as enfermé ta vie en de petits devoirs, servante d'un frère, mère d'orphelins. Là, tu restes, comme l'épouse la plus attentive et la mère la plus patiente, te donnant tout entière et ne recevant qu'à demi. Tu as donné jeunesse, liberté, avenir; tu n'es plus toi-même, tu es celle qui n'est plus, l'épouse défunte, la mère ensevelie, tu es une vierge veuve, une religieuse sans voile, une épouse sans droits, une mère sans nom. Tu sacrifies tes jours et tes veilles à des enfants qui ne t'appellent pas leur mère, et tu as versé des larmes de mère sur des tombeaux qui n'étaient pas ceux de tes enfants. Et dans ce travail, et dans cette abnégation, et dans ces douleurs tu cherches et tu trouves pour repos d'autres infirmités encore à secourir, d'autres faiblesses à soutenir, d'autres plaies à guérir!... Oh! sois bénie de Dieu comme tu l'es de nos cœurs!

Mais, soyez-en sûrs, ce dont il la plaint si éloquemment dans ces lignes, comme de son sacrifice le plus douloureux, d'être une épouse sans droits et une mère sans nom, et c'est-à-dire d'être épouse et mère sans avoir connu jamais les joies de l'amour, c'est justement ce qui l'enchaîne en elle par-dessus tout, et pour quoi, s'il l'osait, il la proclamerait heureuse entre toutes les femmes. Ne dites pas que c'est là mon idée préconçue et comme un leitmotiv qui m'obsède un peu et que je veux amener ici une dernière fois. Non, non, je n'ai pas de ces belles astuces, même littéraires. D'ailleurs, écoutez :

En 1866, il passait, au château d'Époisses, chez des amis, la nuit de Noël. Il faisait un temps à mettre en description : une lune voilée de vapeurs, dit-il, non pour se cacher, mais pour mieux laisser voir les étoiles qui luisaient comme des yeux contents; tous les arbres poudrés de cristal, la terre sèche, craquant joyeusement sous le pied. Vraie nuit de Noël enfin, comme nous n'en voyons plus, et telle que fut, sans doute, la nuit du *Gloria in excelsis*. Et il songe à sa sœur. Et s'étant mis à lui écrire, après lui avoir dépeint tout cela, et la messe de minuit, et le gai réveillon au château, sa pensée revient encore, comme fascinée, aux grands sapins qui dorment, avec des frissons de pierreries, dans la nuit froide; et le souvenir de sa sœur se mêlant insensiblement à la pure image du givre, il lui dit tout à coup, terminant sa lettre : « Adieu, mon beau givre; ne fonds pas. C'est un admirable symbole, le givre. Plus il est haut placé sur l'arbre, plus il tient. Lorsque enfin le soleil devient trop tort, c'est-à-dire quand le jour avance, il ne se liquéfie pas, il ne coule pas; il se détache et tombe dans sa forme et dans son éclat de diamant, il et reste ainsi jusqu'à ce que le pied du passant l'écrase, ou jusqu'à ce que la chaleur de la terre le dissolve tout doucement, tout doucement, et il disparaît sans qu'on l'ait vu changer. Et je pense que le Bon Dieu met à part cette eau si pure, pour alimenter toutes les sources choisies et toutes les rosées salutaires qui nourrissent la vie. Et c'est ainsi que la virginité est féconde! Je vous embrasse avec vénération et amour. »

Cela est divin, me semble-t-il. Et c'est encore de la musique. Mais, sans rien ajouter, j'aime mieux, si vous la sentez et la comprenez comme moi, en laisser se prolonger dans vos âmes les mystérieuses vibrations.

GASTON COLLE,

Professeur à l'Université de Gand,

Conférences Cardinal Mercier et Grandes Conférences Littéraires

Le jeudi 30 mars, à 5 h. 30

dans la Grande Salle des Fêtes du Collège Saint-Michel

CONFÉRENCE

par M. FERNAND NEURAY

Directeur de la *Nation Belge*

SUJET :

Les grands hommes que j'ai connus

Cartes en vente chez I. auweryns, 20, Treurenberg (Tél. 17,97,80)
au prix de 15, 10 et 5 francs.

Epilogue⁽¹⁾

Pour dégager les conclusions de cette suite de discours et recherches — comme M. le Président a bien voulu nous en confier la charge flatteuse — ce par quoi se distinguent les jeunes avocats — disons, plutôt, les jeunes hommes sous la robe — que vous avez écoutés avec une telle sympathie, il est utile d'abord de nous retourner vers ce qui les a précédés.

Il y a quarante ans, 1892 : Maurice Barrès (2) dissuade les étudiants du Quartier latin de l' enrégimentement auquel les convient M. Béranger, M. Lavisie et M. de Vogüé, et d'une adhésion « à la société moderne, sa foi dans la science et la démocratie ».

Devant un programme aussi nombreux et difficile à résoudre, il justifie leur apparente indifférence, leur hautain isolement :

Nos jeunes gens d'éducation gauthienne estiment qu'on a tiré de l'individualisme tout ce qu'il peut fournir pour l'instant, et qu'il serait à propos d'en revenir à une conception plus généreuse de l'activité. Mais quel foyer saurait ranimer ces ardeurs enthousiastes? Quelle passion rejera l'unité de ces énergies déliées? A quel souci se dévouer et sur quelle idée se grouper? Là git tout le problème. Le secret de notre dégoût est dans la naïveté des buts proposés à notre activité. Mais qu'un Bonaparte surgisse et projette jusqu'aux retraites les plus closes l'incomparable image de la gloire, soudain tout se transforme! Tel qui n'était qu'une bête de proie, un aventurier dangereux devient un soldat intrépide; tel autre, simple honnête homme, un de ces commis prodigieux de qui l'Empereur sut tirer un fabuleux travail, et le rêveur lui-même éprouve la secousse qu'eut M. de Ségur quand, jeune Werther provincial qui rencontre au grilles des Tuileries (18 Brumaire) la jeune gloire du Premier Consul, il s'écria : « Moi aussi, je veux agir! »

Cet élan généreux, ces poussées de la sève, ce n'est pas seulement au début de ce siècle que la France les ressentit. Comme il fut noble à son départ l'héroïque mouvement humanitaire qui échoua en 48! L'enseignement d'Auguste Comte, les rêves de Fourier, l'organisation phalanstérienne arrachaient au personnelisme des volontés aventureuses, des âmes délicates et de grands hommes d'affaires. Cette fois-ci, c'est le socialisme qui s'organise et semble à la veille d'utiliser les forces considérables qu'il a amassées. Pour un tel départ, comme aux jours où Bonaparte refondait la France comme à l'éveil humanitaire du milieu de ce siècle, toutes les énergies s'empressent d'accourir.

Courons-nous à une désillusion? Le problème n'est-il pas d'une qualité insoluble? Question oiseuse à cette place, car notre problème est moins de trouver une solution au socialisme que d'employer l'analyste. Nous lui proposons de collaborer aux longs efforts de la solidarité humaine pour les déshérités. Voilà une tâche non viagère, une communion avec l'âme des masses, un élan dans le sens même où marche l'humanité. Belle occasion de donner cours à ces forces inemployées dont le tumulte ravage notre âme.

Il y a trente ans, ici même, devant un public que le vôtre évoque singulièrement, la jeune équipe du *Journal des Tribunaux* ambitionne d'offrir un terrain solide aux exercices de ses compatriotes.

Il s'agit, à ce moment, de rappeler à des hommes prospères, unilingues, censitaires, neutres, le sens, les caractères, l'histoire d'un pays que Pirenne vient de découvrir.

Quelle révélation!

Cette terre bénie des dieux, n'était donc pas seulement le champ d'opérations de trois partis et du détestable esprit de secte!

Quelle reconnaissance je garde à mes aînés, des Cressonnières, Paul-Emile Janson, Hennebicq, Jaspas, Maurice Duvivier, Paul Spaak, pour m'avoir, dès mon entrée au Barreau, ouvert une amitié que les années n'ont pu que resserrer, et associé à leur œuvre :

(1) Entretien à la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles en conclusions à une suite de discours sur les tendances de la nouvelle génération.

(2) Toute licence sauf contre l'Amour.

ces entretiens sur *La Belgique contemporaine*, *La Belgique d'autrefois*, *Nos Hommes illustres* et *Notre Constitution*, dans quatre campagnes successives...

Il y a vingt ans, 1913 : nouveau recensement décennal de nos effectifs, révision cadastrale de notre patrimoine.

Agathon (fait de Massis et de de Tarde, qui se donnèrent ici la réplique, comme les deux secrétaires de la Conférence, l'autre semaine) venait de publier à *l'Opinion* sa célèbre enquête sur la jeunesse française, où souffle déjà le vent des Marches de l'Est. Barrès, cette fois, dont la Culture du Moi a trouvé son point d'appui et son développement dans toutes les amitiés natales et auxquelles Psichari répond du fond du désert, est devenu son maître, à un point tel que Van Bunnan, l'autre soir, était encore surpris du prestige de ses incantations.

Nous nous consultons en même temps.

M. le Président vous rappelait, en ouvrant cette nouvelle série, les débuts — sensationnels pour quelques-uns — de Goffinet-Dorff, Puttemans, Mangin, Vauthier. Passelecq et Hymans sont deux cardinaux chargés de dénoncer les hérésies.

On règle leur compte à Maurras, au modernisme, au suffrage universel, à la démocratie.

Pierre Nothomb exhalte l'enthousiasme catholique et la communion quotidienne; — ceux de droite, Claudel les inspire... Dieu est devenu *quelqu'un* dans leur vie. Aucun ne songe à la guerre et leur conscience ne leur pose que d'autres objections.

Dix ans plus tard, 1921 : l'épreuve est faite. Ils ont tous instinctivement, magnifiquement répondu à l'appel d'une patrie pour laquelle ils ne se savaient pas tant d'amour. Les plus sceptiques n'ont pas été les moins généreux.

La Conférence du Jeune Barreau reprend ses travaux.

Mais le moment n'est pas encore revenu de reformer des groupes. A quoi bon? Ne sont-ils pas tous encore de la même compagnie, de la même unité?

Le président d'alors, Henri Puttemans, dans une de ces tendres effusions dont il a le secret, élève à Ceux du sacrifice, aux immolés, un monument plus durable, plus émouvant que celui sans cesse jonché de fleurs fraîches, qui donne cependant, dans ce couloir illuminé par son rayonnement, à ce Palais froid et païen, son humanité, sa sanctification.

Lui, Puttemans, qui, pendant la guerre, a, dans les journaux prohibés, dans l'Ame Belge, déposé les plus pures couronnes d'immortelles sur les fronts livides des fusillés (il nous les rappelait l'autre jour), comment n'aurait-il pas exalté avec la même fièvre l'holocauste des meilleurs d'entre nous?

Elévations!

Il faut reprendre ce recueil pathétique, les vingt-quatre éloges prononcés ici chaque semaine pendant un long semestre commémoratif.

Celui qui écrit ces lignes — dit-il dans le Liminaire — avait alors l'honneur de présider la Conférence. Il revoit comme si elles étaient d'hier ces réunions du jeudi, qui se sont succédé jusqu'en mai 1922, et dont chacune s'est ouverte par l'éloge funèbre d'un avocat de Bruxelles tombé pour notre pays. Des fois, l'assistance aurait pu, sans doute, être plus nombreuse, mais, du moins, l'amitié, la fierté et la reconnaissance n'ont-elles jamais manqué d'y venir et rien n'a été beau comme leur zèle et leur tendresse!

Dans la première chambre de la Cour, où nous tenions séance, le silence se faisait soudain quand le panégyriste montait à la tribune, frère d'armes ou ami de jeunesse du mort. Etait-ce un discours ou un récit que nous entendions alors et ne fut-ce pas le plus souvent une déchirante effusion, où nous semblions nous rapprocher tous, parents, stagiaires et anciens, autour du combattant, étendu dans son linceul, que l'orateur avait l'air, en parlant, de prendre dans ses

bras et dont on eût dit qu'il ranimait les yeux. Il y eut de ces oraisons qui, s'achevant dans la demi-obscurité d'une après-midi d'hiver, furent balancées d'un souffle si brillant que nous demeurâmes, après leur dernier écho, sous leur empire et qu'il fallut faire effort, à regret, pour quitter les cimes où nous avions été conduits.

Où donc ont-ils disparu, interrogent encore ceux qui ne se consolent pas de la perte d'un fils ou d'un frère et qui se lamentent parce que, parfois, leur corps ne fut même pas retrouvé. Où donc sont-ils allés? Ils se sont évanouis dans nos cœurs, où c'est leur véritable tombeau!

N'y sont-ils pas toujours?

Ceux qui restent n'ont désormais qu'un programme : continuer à servir de leur mieux, de toute leur âme, une terre qui paraît définitivement sauvée par l'offrande des autres.

Comme la vie va être belle et facile!

Toutes les satisfactions ne sont-elles pas assurées? La loi sur les dommages de guerre n'a-t-elle pas proclamé comme un dogme, dans son article 1^{er}, la réparation intégrale de tous les maux infligés à la Belgique?

Dix ans plus tard, 1932 : Ruptures.

Cette angoisse, pour avoir été exprimée avec tant de force et d'éloquence par le plus artiste de son âge, n'en est cependant pas moins infiniment sincère et il serait bien injuste de n'y voir qu'un éblouissant exercice oratoire.

Faut-il la prendre, si pas au tragique, tout au moins au sérieux?

C'est à quoi ceux qui viennent de se succéder ici ont été appelés à répondre.

« Si elle vient à leur manquer, cette aventure que Salkin nous conjure de leur fournir, leur besoin d'héroïsme ne pourra-t-il vraiment que maintenir leur exil dans la négligence hautaine de l'essentiel et dans le culte mystérieux de la futilité ou, pour reprendre Barrès « le secret de leur dégoût est-il dans la niaiserie des buts proposés à leur activité? »

Vous avez encore dans l'oreille leurs réponses unanimes.

Non, Dieu merci, ils ont tous franchi les régions de la soif, les terres brûlantes de l'inquiétude, et chacun entrevoit, sinon la terre promise, tout au moins l'oasis qui permet de s'équiper pour la prochaine étape. Ils ont trouvé leur Bonaparte.

Et, comme chacun vous parlait avec une foi absolue, une conscience profonde et réfléchie, un désintéressement parfait, un oubli de soi qui sacrifiait volontiers les fioritures d'une forme, d'ailleurs substantielle, à l'exposé de l'idée, — vous les avez également applaudis, même au moment où on vous prophétisait le Grand Soir, et ceux d'entre nous qui seraient destinés à la première charrette ne mettaient pas de réticences à leur approbation.

Comment, en effet, ne pas être conquis par tant de générosité, de loyauté, de désir de bien faire et d'assurer aux hommes plus de bonheur?

Sans doute, ils y arrivent par des moyens disparates.

La cité chrétienne de Grégoire ne sera pas la cité-jardin de Deswarte ou le Purgatoire de Vermeyleen.

Sans doute aussi lorsque, avec vous, je suis impressionné par l'amour qui semble inspirer les programmes les plus catégoriques, est-ce en raison du fond chrétien dont ils sont l'expression inconsciente?

Si je suis plus sensible aux raisons sentimentales de Vermeyleen qu'à l'exposé réfléchi et scientifique de Deswarte, n'est-ce pas parce que je retrouve dans cet apostolat comme un écho des pêcheurs de Galilée?

Mais, dès que je me suis ressaisi, comment confondre ceux qui imposent leur doctrine par le sang avec ceux qui offraient le leur pour le salut des hommes? L'oreille du centurion... Pierre remets ton glaive au fourreau!

Et lorsque, alors — en restant uniquement dans l'ordre humain — cette Eglise, voulez-vous cette école ? a réussi sous toutes les latitudes et les régimes un plan bi-millénaire, n'a-t-elle pas donné quand même déjà quelque preuve et une autre sécurité ?

Il n'a pas fallu non plus de révolution, mais beaucoup d'amour et de dévouement pour abolir l'esclavage, et je ne suis pas de ceux que séduit, quelles qu'en puissent être les raisons, son rétablissement.

Mais je me laisse aller...

J'oublie, mes chers confrères, que je ne suis pas ici pour vous discuter ou vous réfuter...

Combien n'est-il pas plus séduisant, plus attirant, de vous suivre aussi loin que possible dans tout ce que vous avez de jeune et de généreux !

Je songeais, en écoutant les plus hardis d'entre vous, à Charles Péguy, à sa Cité harmonieuse, à sa passion de la justice, son dreyfusisme, à sa mystique socialiste, si haute, si pure, permettez-moi, si chrétienne, et à son recul, à son dégoût devant le politique.

C'est ce même mysticisme, cette même noblesse dans les idées et dans le but, qui vous exalte et qui vous rassemble.

D'aucuns ont regretté de n'avoir, dans votre cœur, entendue aucune voix conformiste et 100 % traditionaliste.

Mais la Commission de la Conférence affirme avoir en vain cherché parmi les jeunes hommes de votre âge, qui n'ont à défendre que les idées, un type de cette espèce disparue.

Est-ce à dire que toute tradition, tout conformisme ont disparu avec elle ?

Si l'enquête avait été menée parmi des jeunes architectes, en est-il qui seraient venus défendre le Louis XVI, bien que cependant on en revienne déjà au Louis-Philippe et au Directoire ?

De jeunes écrivains se seraient-ils réclamés du Parnasse, bien qu'on les enchante en leur reconnaissant la pureté et la grâce de Racine ?

Des peintres de vingt-cinq ans oseraient-ils abjurer des théories expressionnistes et ne craindraient-ils pas de passer pour arriérés en se ralliant à Picasso, qui a trop souvent trahi le surréalisme. — alors que cependant le bel art nouveau s'oriente définitivement vers le figurisme, l'humanisme, le néo-classicisme le plus pur ?

Ne nous laissons donc pas, Messieurs, impressionner par les programmes que nous ont exposés nos orateurs. Ils ne sont encore — et quel plaisir pour eux comme pour nous ! — que des artistes, des théoriciens de la philosophie politique et de la reconstruction sociale.

Si nous n'avons entendu aucun couplet patriotique, est-ce à dire que les passions de leurs aînés, que je rappelais tout à l'heure, aient cessé de les animer ?

Sont-ils moins de leur patrie parce qu'ils éprouvent une certaine pudeur, une réserve, disons un certain respect humain à le répéter ? Est-il nécessaire de dire qu'on aime sa mère ?

« Qui donc a parlé de « la poussière des tombeaux » ?

» Sur celui où veille la Conférence du Jeune Barreau, pas une tache de rouille, pas une fleur fanée. »

A l'ouverture de la séance de rentrée annuelle, les noms de ceux qu'elle a perdus et dont elle ne cesse de se glorifier, ne sont-ils pas égrenés, dans un silence pathétique, comme une litanie de saints, sous la protection desquels elle ne cesse de placer ses travaux ?

A l'appel de notre Confrérie, le service anniversaire de l'Armistice n'amène-t-il pas toute la famille judiciaire à prier Notre-Dame du Sablon avec ceux qui ont la grâce de croire ?

Les *Elévations*, si elles devaient être prononcées aujourd'hui, perdraient-elles leur accent ? Et, pour n'en citer qu'un, Henri

Rolin, qui ne devait pas être coopté pour apparaître comme la fine fleur du socialisme, retrancherait-il un mot, un seul — même de ceux qui sont exclus du vocabulaire de Genève — dans son magnifique éloge de Jules Tillier ?

Pour ne pas avoir été exprimé, tout ce culte n'en est pas moins fervent.

Le seul d'ailleurs des orateurs qui ait abordé le problème de la guerre, Van Bunnan, qui a lu Gide et saint Thomas et s'appuie sur le droit romain tout en faisant appel au Pape, n'a-t-il pas, dans une expression mesurée et prenante, qui nous a tous captés, tout en exposant l'iniquité de certains conflits, bien souligné qu'ici le problème ne se pose pas, que notre devoir est indiscutable et que les fiancées peuvent continuer à préparer les cocardes *pro aris et focis*.

Vaines alarmes, donc !

Les catholiques ne mettent-ils pas d'ailleurs la même réserve dans l'expression de leur foi ?

Nous sommes loin de l'enthousiasme nothombien.

Avec l'apaisement confessionnel et la trêve des partis, la religion est volontiers redevenue affaire privée, qu'on juge inutile d'afficher, depuis qu'on la respecte.

Aussi ai-je reçu de M^e Parmentier, chef national des Jeunesses nationales de Belgique, une lettre où il m'expose que le programme de réforme de l'Etat, développé par M^e Grégoire et portant avant tout sur le professionnalisme ou le corporatisme, l'institution, la restriction des pouvoirs du Parlement et l'extension de ceux de l'Exécutif, est au programme des Jeunesses nationales de Belgique, qui comprend aussi bien des croyants que des incroyants, et qu'en conséquence le groupe des Jeunesses Catholiques au nom duquel se serait exprimé M^e Grégoire, devrait être élargi.

Tant mieux, assurément, et M^e Grégoire sera le premier à se féliciter de cette mise au point, puisque ses croyances, qu'il a mises si nettement à la base de son exposé, ne contiennent désor. mais rien d'irritant, d'exclusif.

On peut croire ou ne pas croire au miracle de Beauraing, et je pense que Deswarte y adhérerait moins vite que Vermeylen, sans cesser d'être un bon théologien.

Ces *Confessions des enfants du siècle* n'ont donc rien de désespéré ni de désespérant.

Sans doute, on retrouve chez tous, et la crise n'y est peut-être pas étrangère, quelque chose de plus aigu, de plus tourmenté que chez leurs aînés, plus de doctrine et moins d'enthousiasme, aucune allégresse, et si, assurément, l'heure n'est pas aux plaisanteries, je me permettrai cependant de regretter chez ces jeunes docteurs, au demeurant si remplis d'optimisme, une gravité au-dessus de leur âge.

Dans ce tourment de la vie, si âpre, qu'ils s'appliquent à résoudre avec foi et charité, on voudrait voir apparaître le sourire charmant de la petite espérance.

Mais, quoi qu'ils en disent ou qu'ils l'admettent, elle est là qui les presse et je la veux partager.

Laissons donc, mes chers confrères, Mesdames et Messieurs, agir tant de bonnes volontés.

Avec la grâce de Dieu, que leur simplicité mérite d'obtenir, elles opéreront.

Pour ma part, je forme le vœu de me retrouver à nouveau ici, dans dix ans, non plus comme témoin, comme président ou comme censeur, mais en retraite et mêlé à ce public attentif.

Quoi qu'il arrive d'ici là, quelles que soient les transformations constitutionnelles que notre organisme vienne à exiger ou à subir, je suis convaincu que nous n'avons rien à craindre et que tout s'arrangera pour le bien commun si nous continuons à penser

et à agir, comme ces jeunes gens que nous aimons, en Belges et, permettez-moi d'ajouter, en bons chrétiens, — car tous les systèmes, tous les programmes et tous les plans ne valent pas quand même la prière d'un enfant...

THOMAS BRAUN.

Pour les enfants

Est-ce une manie de la mode ou une intuition de notre christianisme renouvelé, je ne sais, mais notre époque comprend mieux que les précédentes l'âme enfantine et pénètre plus avant dans la bénédiction du Christ qui plane sur elle et l'illumine. La piété de l'enfant, la prière de l'enfant ont retrouvé à nos yeux toute leur suavité. Nous concevons que des enfants puissent être des saints, qu'ils puissent atteindre Dieu directement comme les mystiques. Nous sentons avec d'autant plus de force la pauvreté, le néant rhétoricien, la froideur abstraite des formules de prière et d'enseignement qu'une certaine tradition a accumulées pour les enfants; nous voulons et nous commençons à réaliser autre chose.

Il m'est tombé sous la main par hasard un petit livre anonyme, poliment édité, un mince manuel de piété pour les tout petits, qui n'a pu être écrit que par un saint ou une maman; il y a là-dedans des formules exquises et en particulier une prière à dire « pour quand on a du chagrin » qui est une perle. Nous sommes en progrès.

Ce qui accentue notre progrès c'est que les écrivains de profession, de véritables artistes, des romanciers, des poètes, se sont détournés vers l'enfant, ont entrepris d'écrire pour l'enfant et de créer cette littérature enfantine qui nous manquait. Le travail est en bonne voie et les rayons de la bibliothèque des petits se garnissent. Tout n'y est pas irréprochable. Le féérique, l'irréel amusent l'enfant, mais l'absurde le déforme; la caricature, la grimace le font rire mais gâtent son imagination et peut-être son cœur; la simplicité l'enchantent, mais le balbutiement, le puérilisme l'exaspèrent. Dès qu'il a atteint « l'âge de raison » et qu'il a pris contact par la lecture avec les secrets du monde, l'enfant veut être respecté, pris au sérieux. Il a son monde à lui, son paysage intérieur qu'il traduit par un vocabulaire restreint qui limite ses possibilités. C'est dans ce domaine qu'il faut l'atteindre, c'est avec ce vocabulaire qu'il faut le toucher; mais si on vise trop bas, si on s'efforce, par des procédés factices de le ramener en arrière, dans les limbes puérils qu'il est fier d'avoir quittés, il hausse les épaules, n'écoute plus et passe à d'autres exercices.

C'est contre cet écueil que sont venus se briser beaucoup d'écrivains de bonne volonté qui ont cru plaire aux enfants avec des enfantillages. Pour trouver le ton juste, il faut connaître les enfants et pour les connaître, il faut les aimer, je veux dire les avoir aimés longtemps et les avoir aimés assez pour vivre longtemps avec eux et pour ainsi dire, de leur vie.

C'est bien le cas de Victor Poucel. Ceux qui le connaissent admirent le philosophe, le critique, le moraliste, l'artiste; ils aiment sa force pénétrante, la riche concision de son style et cette manière qu'il a de jeter de temps en temps au delà du but une balle qui se perd quelque part, afin que le lecteur n'aille pas s'imaginer que Victor Poucel est prisonnier du monde qu'il raconte. On est séduit, mais on ne pense pas immédiatement qu'une pensée si complexe puisse s'adapter à l'esprit enfantin.

C'est qu'on ignore que Victor Poucel vit avec les enfants et les aime et les étudie depuis longtemps. Son *Jean d'après nature* est bien autre chose qu'un aimable récit; j'y vois un essai très remarquable d'exégèse de l'enfant. Aussi je n'ai été aucunement surpris de recevoir un nouveau livre de lui qui s'intitule: *Vie de Jésus pour l'enfant* (1). La couverture est jolie et spirituelle: un ciel noir illuminé par le croissant d'une lune d'argent et par les étoiles scintillantes; un ange divinement gauche, couleur de pain cuit, souffle dans une trompette; au-dessous, en gros caractères, un avis comme on en voit sur les portières des wagons: LIVRE DÉFENDU AUX GRANDES PERSONNES. Après cela, si les enfants n'ouvrent pas

ce livre pour « enfants seuls », c'est qu'ils auront, depuis peu changé de psychologie. Bien mieux, ce livre a été écrit spécialement pour chacun des enfants qui le lisent, si spécialement que ce livre devient comme un secret entre l'auteur et le lecteur. C'est du moins ce que Victor Poucel affirme dans la lettre qu'il a insérée en tête de son livre, lettre qui parviendra à son adresse chaque fois qu'un petit enfant se penchera sur la page 5 et se mettra à lire. « M. C. [ici l'enfant mettra son nom que l'auteur n'a pas eu le temps d'écrire]. Cette lettre est un secret, et tu ne le diras pas. C'est que ce livre a été imprimé exprès pour toi, mon enfant chéri. Prends-le, emporte-le avec toi, tu liras dedans la plus belle histoire du monde. C'est ennuyeux de ne pouvoir pas lire les livres qui sont dans la bibliothèque; mais si on essaie de les lire, c'est encore plus ennuyeux. Ils sont trop difficiles. Même dans ceux qui ont des histoires, on ne comprend pas tout, et beaucoup de choses qui ont été écrites ne sont pas vraies. Tu verras, cette histoire de Jésus qui est imprimée pour toi n'est pas difficile et elle est vraie. Voilà une charmante manière de mettre la main sur son lecteur.

Victor Poucel, qui connaît l'enfant, lui explique tout. A huit ans, on a une fringale de comprendre et on fait la moue quand on se heurte à d'indéchiffrables rebus. Que peut bien signifier à la première page ce latin de l'autre monde: « *Nihil obstat, C. praepositus provinciae...* Imprimatur Gabriel de Llobet? Victor Poucel explique: « ce qui veut dire en français: Monseigneur l'Evêque et le Père supérieur du couvent ont lu ce livre les premiers. Ils l'ont trouvé très joli et ont dit qu'il fallait l'imprimer tout de suite ». La traduction n'est pas rigoureusement juxtalinéaire, mais elle est si savoureuse qu'il faut qu'elle soit exacte.

Et il en est ainsi de toutes choses. Les mystères de la vie de Jésus sont expliqués au niveau de l'intelligence enfantine; il faut se mettre à genoux parfois pour attendre ce niveau, comme cette femme que j'ai vue un jour à deux genoux devant une source et donnant à boire dans le creux de sa main à son enfant qui se trouvait ainsi exactement à sa portée. Mais quand il s'agit des mystères de la vie de Jésus ne faut-il pas commencer par adorer avant d'expliquer? Je veux donner un exemple très significatif. Essayez de faire comprendre à un enfant de huit ans le dogme de l'Immaculée Conception et dites-moi si vous trouverez mieux que ceci:

« Il fallait à Jésus très saint une maman plus pure que les anges. Je sais bien que si par hasard elle ne l'avait pas été, Jésus aurait été très saint malgré tout. Et si, par hasard, elle avait eu dans son âme un péché, Jésus le lui aurait enlevé tout de suite. Mais, par exemple, supposons qu'un jour en marchant maman glisse sur le trottoir et se salisse un peu par terre, vite avec ton mouchoir tu l'aiderais à se rapprocher. Cela n'empêche pas que tu ne serais pas content. Tu te dirais: Ah! si j'avais été plus fort, j'aurais empêché tout à fait maman de glisser et jamais elle ne se serait salée. Eh! bien voilà ce que le Bon Dieu a fait. Lui qui est tout-puissant, il a empêché d'avance sa maman de tomber comme les autres dans le péché originel... C'est l'IMMACULÉE CONCEPTION. »

Il faut beaucoup d'art et d'amour pour arriver à cette simplicité frémissante et à cette exactitude rigoureuse qui ne froisse aucun duvet. Toute la vie de Jésus est racontée et expliquée sur ce ton familial et prenant.

Il y avait une autre difficulté à vaincre, moins redoutable que cette profondeur du dogme, mais irritante en somme, parce qu'elle est de tous les instants. L'enfant, je l'ai dit, a son monde particulier avec ses lignes, ses couleurs, sa faune, sa flore et son mobilier; si on lui raconte des climats, des arbres, des bêtes, des objets dont il ne se fait aucune idée, il a de la peine à réaliser et à suivre. Victor Poucel le sait bien qui ramène sans cesse les scènes évangéliques dans la lumière familière à l'enfant et lui permet même d'introduire son chemin de fer et son mécano dans la crèche qu'il dispose chez lui à l'image de la crèche de Bethléem. Cependant il ne faut que l'Evangile devienne trop familier, trop tangible, trop réel; il doit garder son mystère, être cet ailleurs dans lequel l'enfant s'évade si volontiers et si facilement. Il y a là un équilibre entre la réalité vulgaire et le mystère, un équilibre malaisé à établir. Or, je n'ai pas trouvé dans le livre de Victor Poucel une fausse note: en rendant l'Evangile accessible à l'enfant, il ne l'a pas abaissé sur le parquet au niveau de ses jouets, il l'a maintenu sur le buffet ou sur la commode, où se construisent les crèches et les mois de Marie, qu'on ne peut atteindre; quand on est petit, qu'en grimant sur une chaise. Quiconque a essayé d'écrire pour les enfants comprendra le mérite de cet équilibre, de cette suave harmonie.

VICTOR POUCEL, *Vie de Jésus pour l'Enfant* (Flammariion).

Je trouve le même accent dans le *Rosaire* (1), de Gaëtan Bernoville. Le sujet présentait moins de difficultés quoiqu'il fût assez complexe et touchât, en passant, aux mêmes mystères. Mais Bernoville s'est souvenu qu'il était aussi à ses heures, romancier, et il a imaginé une mise en scène, une couronne d'enfants autour d'un grand'mère, qui leur explique, à bâtons rompus, le Rosaire. Ainsi la leçon religieuse est entrecoupée de réflexions enfantines qui récréent l'esprit. Les enfants veulent savoir pourquoi le chapelet de grand'mère a des grains de bois; et grand'mère leur explique que ce bois est du buis, que le buis est très dur, ce qui est bien nécessaire pour que le chapelet résiste à l'usure des doigts qui le tourmentent depuis un demi-siècle. Après les réflexions, les incidents dont quelques-uns sont notables, puisque le Juif errant lui-même entre en scène avec un costume impressionnant et dit de fort belles choses.

Romancier, Bernoville est aussi poète, surtout poète par la fraîcheur de ses sentiments et de ses images. C'est le poète qui, à l'explication des mystères du Rosaire a ajouté quelques mots sur les grands pèlerinages de la Vierge, sous ces titres si évocateurs : Lourdes ou le chapelet parmi les fontaines — Pellevoisin ou la confiance de la Vierge Marie, à mi-voix — Notre-Dame de la Salette ou la Vierge en pleurs. Les grains du rosaire récité sous ces frontons ont beau n'être que du buis le plus vulgaire, ils prennent l'éclat des perles. Fraternel, Paul Pruvost a accompagné ce texte d'un dessin simple et pur, accordé à sa fraîcheur.

Le livre de Gaëtan Bernoville fait partie d'une collection dont il faut penser et dire beaucoup de bien. *L'Année en fête pour nos enfants*, que dirige Renée Zeller. Parmi les livres qui ont déjà paru j'aime tout particulièrement *Noël* de Renée Zeller, *Epiphanie* de Ghéon, *Chandeleur* de Geneviève Duhamel, et *Le Rosaire* de Gaëtan Bernoville.

Vous avez des enfants, des neveux, des filleuls; si vous n'en avez pas à vous, vous avez ceux des autres. Faites leur lire le *Rosaire* de Bernoville et le chef-d'œuvre de Victor Poucel *Vie de Jésus pour l'enfant*. Si vous négligez ce soin, du moins je vous défends de dire que nous n'avons pas en notre langue de bons livres pour l'enfance; nous avons des livres délicieux, déjà, et cela ne fait que commencer.

JEAN CALVET,

professeur à l'Université catholique de Paris

La Dame de l'Erable

« Quel malheur de prétendre au titre d'historien quand on n'est pas poète! (2) » C'est la pure vérité. Beaucoup de savants rougiraient néanmoins d'en convenir. Les préhistoriens sont plus sincères. Ils sont poètes, et ils l'avouent.

Des haches polies, des flèches en silex, des menhirs devant « la Dame de l'Erable »? Eh! oui. En l'honneur de cette divinité néolithique — car c'en serait une — des gens fort compétents ont composé un poème (3).

* * *

Le climat de notre pays était alors, à peu de chose près, ce qu'il est aujourd'hui. Le néolithique, c'est si près de nous, si nous le comparons aux profondeurs de siècles où nous plongerait le paléolithique. Quatre mille ans à peine nous séparent de l'aube de l'âge du bronze (4) et celui-ci rejoint l'âge de la pierre.

(1) GAËTAN BERNOVILLE, *le Rosaire*, Desclée de Brouwer.

(2) ABEL DECHÈNE, « Eloge de la Petite Histoire », dans les *Études*, 5 février 1933, pp. 303 et ss.

(3) SIRET, « La Dame de l'Erable », dans l'*Anthropologie*, 1920, p. 235; GOURY, *L'Homme des Cités lacustres*, 2 vol., Paris, 1932, II, pp. 536 et ss.

(4) On assigne ordinairement les alentours de 1900 avant J.-C., aux débuts de l'âge du bronze. Celui-ci fut immédiatement précédé du chalcolithique, qui aurait duré un millier d'années, mais en se mêlant étroitement au néolithique alors parvenu à son apogée après quelques millénaires de développement.

A ce moment, les hommes ne sont point des sauvages. Nos ancêtres du paléolithique, qui avaient produit les artistes magdaléniens (1), ont vu arriver chez eux, des steppes orientales, des tribus nombreuses. Les prairies revêtent plaines et vallées, réservoirs inépuisables de bœufs et de chevaux, routes parcourues par les migrations humaines qui se succèdent sans relâche. L'homme n'est point obligé encore de s'agripper à un bout de terrain dont il se déclare propriétaire : la terre est vaste devant la jeune civilisation. La forêt même, qui a envahi les collines et les flancs des montagnes, est accueillante. Son orée est protégée de ronces, mais, celles-ci franchies, c'est la futaie des grands arbres, chênes et hêtres, un gibier abondant, le lourd repos des midis, la paix des nuits. L'homme y mange son pain après l'y avoir semé : la petite végétation s'est éteinte sous les grands arbres, mais la bonne hache, la fière hache de silex a vite fait de créer de l'espace, et la houe de bois de remuer un sol riche d'humus. Le blé (notre blé de mars), l'épeautre, le millet ne demandent qu'à y germer et mûrir, et le lin ne manquera pas pour les tissus.

Notre sol belge était couvert d'habitats néolithiques; quiconque a le flair de la préhistoire peut vous indiquer de nombreuses installations de l'époque. Certaines régions s'étaient déjà industrialisées; la peuplade des environs de Spiennes exploitait des mines de silex, et des ouvriers spécialisés y fabriquaient sur place des haches de première qualité.

La civilisation naissait. Peut-être quelque terrien cent pour cent d'aujourd'hui pourrait-il poser devant nous en homme du néolithique. Mais il faudrait le faire très superstitieux et très respectueux des traditions.

* * *

Le culte des morts a été la grande idée, la passion de la période néolithique et chalcolithique (2). Ce culte venait de haut. Les hommes du moustérien, en plein paléolithique, ensevelissaient leurs défunts dans les cavernes habitées par les vivants; ils les plaçaient dans l'attitude du repos, et les entouraient des outils et des provisions qui leur seraient utiles dans le pays des chasses inconnues. Au néolithique, le mort reçoit une demeure réservée, les cavernes naturelles ou des grottes creusées dans la craie; au chalcolithique, on lui construit des habitations grandioses, des maisons d'éternité, faites de belles dalles bien dressées et pesantes. Il existe des nécropoles : on vient de très loin ensevelir les morts en Bretagne, si loin qu'on peut vers le couchant, pour que le grand voyage commence juste là où le pays des vivants finit.

On a soin, comme du temps de l'homme des cavernes, comme les Egyptiens l'ont fait avec l'art raffiné que l'on sait, de munir le mort de ses armes et de ses ustensiles. On n'a pas oublié non plus les provisions et nous avons l'impression, pour la première fois, que l'âme humaine a tressailli de pitié : on n'a pas voulu laisser les morts seuls dans leur maison toute froide, et une tendresse maternelle les accueille dans le tombeau, une déesse qui est une femme et une mère.

Dans le vestibule de certaines grottes funéraires on aperçoit, en effet, sculptées à gauche de l'entrée donnant sur la salle principale, des figures bizarres, présentant l'aspect d'un buste de femme fortement stylisé. Du visage on perçoit la courbe supérieure du front et du nez. Rarement des yeux; jamais de bouche. Un collier dessine la courbe inférieure du visage; les deux seins sont bien en évidence. Dans certains départements du midi de la France,

(1) A la fin du paléolithique : les cavernes sont ornées de peintures et de sculptures, Altamira en Espagne, Les Combarelles, Font-de-Gaume, etc., en France.

(2) Au chalcolithique apparaît le métal, or et cuivre. La taille de la pierre non seulement continue, mais atteint son apogée. On peut considérer le chalcolithique comme la dernière période du néolithique, à laquelle succédera immédiatement l'âge du bronze.

es sculptures se sont détachées de la paroi des grottes et constituent de petites stèles indépendantes. On peut disposer toutes ces images en série, en types de simplification croissante : pourtant, toujours repaît le même dessin grossier, hiératique. Sa monotonie répond à un rite.

Les historiens des religions se sont donné bien du mal pour expliquer comment une déesse, et non un dieu, est apparue la première dans l'évolution de la vie religieuse. Théories de la gynécocratie, de la création de la déesse par l'esprit féminin sous le régime social du matriarcat, de la combinaison de celui-ci avec le culte des ancêtres. Admettons que nos parents vivaient encore sous le régime social du matriarcat, la transmission des biens se faisant par les femmes et non par les hommes : du moins, ne privons pas la déesse de son rôle maternel.

Mais qui était-elle, cette déesse des tombeaux qui allaite les morts et les console ? Est-ce une aïeule divinisée ? Est-ce Nina, la fille d'Ea, la déesse des eaux, celle qui deviendra chez les Babyloniens Ishtar, déesse de l'amour, mère des Astartés et des Vénus ? Est-ce la Terre mère ?

* * *

C'est ici qu'apparaît, et triomphe, « la Dame de l'Erable ». Elle vient de conquérir M. Goury dans un livre qui fera la pluie et le beau temps, pendant dix ou vingt ans, en matière de néolithique.

L'idée, toute poétique, est de M. Siret. Celui-ci a étudié longuement les « dendroglyphes ». M. Goury expose ce point de départ de la théorie :

« Qui de nous, au cours de promenades dans les bois, n'a eu l'occasion d'observer ces curieux dessins, apparaissant sur les troncs de certains arbres ?

» Privées d'air et de lumière par le développement des branches supérieures, la grande majorité des branches qui naissent sur les parties basses des arbres se développent mal, et dépérissent, finissent par mourir et tomber, laissant une cicatrice sur le fût. La base de la jeune branche continue cependant à vivre, elle s'incorpore au tronc, s'étale à sa surface et se développe avec lui après disparition de la branche elle-même ; des inégalités dans la croissance amènent des plissements dans les couches d'accroissement et surtout dans l'écorce. La base, restée saine, de la branche disparue correspond au niveau du bourgeon primitif ; lorsque la jeune branche péricule, la sève se porte vers ces points et peut en faire sortir des bourgeons superficiels ; ceux-ci occupent le centre d'une saillie, plus ou moins marquée ; d'habitude ils ont la vie courte et se dessèchent aussitôt nés. Sur les arbres à feuilles alternantes, ils se placent irrégulièrement, mais sur les arbres à feuilles opposées leur répartition obéit à la même symétrie que celle des feuilles, c'est-à-dire qu'ils apparaissent ou tendent à apparaître par paire ; c'est ainsi que cela a lieu pour l'érable.

» Les troncs des arbres se trouvent ainsi décorés de nombreux petits bas-reliefs, auxquels on a donné le nom de dendroglyphes ; le dessin répond à un type général unique, mais est appelé à varier avec chaque espèce d'essence forestière (1). »

Je regrette de ne pouvoir présenter au lecteur les deux séries de photographies publiées par MM. Goury et Siret. D'un côté, les figurations schématiques de la déesse des tombeaux, que nous avons décrites il y a un instant ; de l'autre, des « dendroglyphes » d'érable. Les deux séries se recouvrent. La similitude est si impressionnante qu'elle a séduit un préhistorien aussi averti et prudent que M. l'abbé Breuil.

Et voici née « la Dame de l'Erable » : une telle similitude im-

plique dépendance. Les néolithiques auront été frappés, eux aussi, par la vue des dendroglyphes de l'érable ; ils les auront pris pour l'image vivante de la déesse de l'arbre. Ils se sont arrêtés à l'érable de préférence à tout autre arbre : d'abord pour ses magnifiques dendroglyphes, si parlants ; ensuite, parce que deux espèces d'érable, le plané et le champêtre, donnent une sève qui ressemble au lait (1).

Je n'ai aucune peine à accorder à M. Siret qu'il connaît bien ses arbres : qu'il les voie avec des yeux de néolithique, qui nous le dira ?

* * *

On doit toujours se défier du pittoresque, et la photographie trahit davantage en permettant de constituer des séries qui réunissent artificiellement des cas privilégiés et choisis à dessein pour produire une impression déterminée.

On sent très bien que la théorie de « la Dame de l'Erable » ne sera vraiment viable que si l'on peut lui trouver, dans l'antiquité, un point d'appui. Nos plus ingénieuses combinaisons ne valent pas la plus petite notation archaïque.

Et M. Siret, suivi par M. Goury, de nous inviter à relire quelques vers de Lucain, où se trouve décrite la vétuste forêt sacrée dont César, au siège de Marseille, fit déborder les chênes vénérables. Forêt de miracles, toute vouée aux vieux cultes phocéens. Tout y était sombre, jusqu'à l'eau des fontaines, noire et lugubre. Le sang des victimes humaines giclait des pierres brutes qui servaient d'autels. Les statues des dieux étaient à l'avenant :

...*simulacraque maesta deorum*

Arte carent, caesisque exstant informia truncis (2).

Il s'agit, évidemment, de statues d'un art rudimentaire (*arte carent*), tristes à voir (*maesta*), ébauchées (*exstant informia*) en taillant grossièrement des troncs d'arbres. « Les mornes effigies des dieux sont des ébauches sans art, des troncs informes et grossiers », dit justement la traduction de Nisard. Au contraire, MM. Siret et Goury ont découvert ici leurs « dendroglyphes ». « Et les rudes images des dieux sont l'œuvre de la Nature ; elles se dessinent sur les troncs en frustes reliefs », interprète M. Siret. C'est ingénieux. Mais Lucain proteste par la voix de tous les philologues.

Que dire du rapprochement très risqué établi entre la cueillette du gui sacré par les druides et certaine cérémonie babylonienne de la fécondation du palmier ? Et la parenté entre notre Déesse de l'Erable et la « Déesse du Sycomore » en Egypte apparaîtrait-elle si nette à la lumière d'une méthode philologique un peu exigeante (3) ?

Quand nous remontons avec prudence des civilisations historiques vers leurs origines lointaines, nous voyons surgir un peu partout une déesse-mère, qui n'est souvent qu'une personnification de la terre et qui n'a rien à faire avec le culte des arbres.

Il est prudent, jusqu'à preuve du contraire, de lui rattacher la déesse néolithique, gardienne des tombeaux. Pourquoi nos vieux ancêtres n'auraient-ils pas confié leurs morts à cette Mère qui nous reprend dans son sein ? Pourquoi ne l'auraient-ils pas invoquée pour leurs morts, cette Terre maternelle, comme le Chœur des *Supplices* d'Eschyle, en se servant des petits mots enfantins que l'on balbutie en appelant sa mère : « Mâ Gâ, mâ Gâ » (4).

(1) M. Siret signale lui-même, à ce propos, une difficulté : les images féminines sont la propriété de l'érable faux platane, et le lait ne se trouve que dans le plané et le champêtre. N'insistons pas.

(2) *Pharsale*, III, pp. 412 et suiv.

(3) Lorsque M. Siret imagine une survivance du culte du dendroglyphe dans l'usage chrétien de suspendre aux arbres des images ou des statues de la Vierge, la fantaisie dépasse les bornes.

(4) O. KERN, *Die Religion des Griechen*, Berlin, 1926, pp. 33 et suiv.

La Dame de l'Erable, vraisemblablement, n'aura point longue vie. Je n'arrive pas à le lui souhaiter de bon cœur non plus. Elle profite outrageusement du bénéfice d'une rencontre fortuite; soi-disant déesse sylvestre, elle s'introduit indûment dans les tombeaux, et le lait végétal qu'elle distribue ne remplace pas les seins maternels de la vieille Mère-Terre, douce aux vivants, pitoyable aux morts.

LUCIEN CERFAUX,
Professeur à l'Université de Louvain

Sur l'iconographie de saint Joseph

Il n'est guère de saint qui soit aujourd'hui plus vénéré et plus aimé, prié avec plus de confiance que saint Joseph. Patron de l'Eglise universelle, titulaire de deux fêtes dans l'année liturgique, invoqué pour obtenir une bonne mort, loué après la bénédiction du Saint Sacrement, célébré pendant le mois de mars et pendant le mois du Rosaire, représenté dans presque toutes les églises par des statues ou des tableaux qui ne sont pas toujours des chefs-d'œuvre, mais qu'entoure une touchante et fidèle dévotion, l'Epoux de la Vierge Marie, le Père nourricier de Jésus, est à l'apogée de sa gloire terrestre.

Et si nous nous méliions, ce qui serait d'ailleurs d'une extrême imprudence, de fixer des places au paradis, nous dirions volontiers que saint Joseph nous apparaît comme le premier parmi les bienheureux et qu'il ne le cède en préséance qu'à la Vierge.

Mais le bon charpentier de Nazareth sourirait sans doute d'entendre un pareil propos, et nous répondrait, dans son humilité, que s'il est vrai qu'il occupe un rang élevé dans la hiérarchie céleste, les hommes ont mis beaucoup de temps à s'en apercevoir... Saint Joseph aurait bien raison.

Si l'on a par exemple la curiosité de feuilleter cet admirable — et volumineux — répertoire qu'est la *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis* des Bollandistes, répertoire où des saints dont nous ne connaissons même pas le nom occupent parfois plusieurs pages, on constate, non sans une certaine stupeur, que saint Joseph a droit à une... demi-ligne : *Joseph sponsus B. V. Mariae*. — Mart. 19. — PETERUS DE NAT. III. 209, ce qui signifie que Pierre de Natalibus, dans le livre III de son *Catalogus sanctorum et gestororum, eorum ex diversis voluminibus collectus*, — la première édition date de 1493, — a consacré une mention à saint Joseph. Et c'est tout dans l'hagiographie latine du moyen âge...

La contre-épreuve est facile à faire. Il suffit de prendre la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Nous y trouvons des saints très illustres et d'autres qui, de nos jours, sont un peu oubliés, comme saint Second, saint Mamertin, saint Adaut, saint Crisant, sainte Daria, etc., nous y trouvons même les saints Barlaam et Joasaph, abbés, dont il est surabondamment démontré qu'ils ne sont entrés dans l'hagiographie chrétienne qu'à la faveur d'une supercherie, mais à la date du 19 mars nous n'y trouvons pas saint Joseph.

La *Bibliotheca hagiographica graeca* est absolument muette. Mais si nous poussons le zèle jusqu'à consulter la *Bibliotheca hagiographica orientalis*, — un livre qui n'est réellement abordable que pour quelques douzaines d'érudits, — nous rencontrons un texte copte, qui fait partie des *Apocryphes coptes du Nouveau Testament*, et un texte arabe, dont le titre, traduit aimablement en latin, est *Historia Josephi fabri lignarii* (1).

Si nous revenons cependant à la *Légende dorée*, nous ne tardons pas à nous apercevoir que si aucun chapitre n'y est consacré

(1) *Histoire de Joseph le charpentier*; l'original, peut-être grec, remonte au V^e ou même au IV^e siècle. L'influence de cet Evangile apocryphe ne s'exerça guère en Occident que par l'intermédiaire du livre d'Isolanus; voir plus loin.

à saint Joseph, l'Epoux de la Vierge y est cité à plusieurs reprises : au 25 décembre, fête de la Nativité de Notre-Seigneur; nous y apprenons que « Joseph, en partant pour Bethléem, avait emmené avec lui un bœuf et un âne : le bœuf peut-être pour le vendre et pour avoir de quoi payer le denier du cens; l'âne, sans doute pour servir à porter la Vierge Marie »; — au 28 décembre, fête des Saints Innocents, où est racontée la fuite en Egypte et où il est dit que Joseph resta sept ans, avec l'enfant et la mère, dans la ville d'Hermopolis; — au 2 février, fête de la Purification de la Bienheureuse Vierge Marie; Jacques de Voragine y rapporte que « la procession de la Chandeleur symbolise celle que firent Marie, Joseph, Siméon et Anne, lorsqu'ils présentèrent au temple l'Enfant Jésus »; — au 25 mars, fête de l'Annonciation : Marie ayant été sur la révélation de Dieu, fiancée à Joseph, « celui-ci s'était rendu à Bethléem, d'où il était originaire, afin de préparer les choses nécessaires pour les noces »; et c'est pendant ce temps que la Vierge, qui était revenue dans la maison de ses parents à Nazareth, reçut la salutation de l'ange Gabriel; — au 1^{er} mai, fête de saint Jacques le Mineur, apôtre, fils de Marie, fille de Cléophas, qui lui-même était frère de Joseph, l'époux de la Vierge; — enfin au 8 septembre, fête de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, où nous trouvons la délicieuse légende des prétendants à la main de la Vierge entre lesquels le choix est marqué par le miracle de la baguette qui porte des feuilles et reçoit une colombe.

Ainsi le plus célèbre et le plus charmant des recueils hagiographiques du moyen âge ne met nulle part saint Joseph au premier plan; il se contente de lui faire jouer son rôle dans des épisodes de la vie de Marie et de la vie de Jésus; malgré son titre d'époux de la Vierge, le bon saint demeure un peu effacé; même dans la scène des baguettes apportées au temple, il n'est fait à saint Joseph qu'une allusion rapide; Jacques de Voragine, en général si prolixe, ne nous donne aucun détail, et se contente d'indiquer que Joseph était assez âgé et que pour cette raison il ne se présente devant le prêtre que sur un second appel.

Toute l'iconographie du moyen âge est en parfaite harmonie avec les conclusions que nous pouvons tirer des textes : saint Joseph n'est jamais représenté seul; il figure dans les scènes qui viennent d'être énumérées, scènes auxquelles il faut ajouter l'Adoration des Mages, et assez rarement d'ailleurs, le songe de saint Joseph, tel qu'il est raconté dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Joseph, qui était un homme juste, résolut de renvoyer Marie secrètement. Comme il était dans cette pensée, voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains point de prendre avec toi Marie ton épouse, car ce qui est formé en elle est l'ouvrage du Saint-Esprit... (1) ».

Notons, en passant, que la scène du songe est sculptée sur un chapiteau roman de Notre-Dame du Port à Clermont-Ferrand, dont les trois autres faces représentent la Prophétie à Zacharie, l'Annonciation et la Visitation. On y lit encore — avec la signature de l'artiste Ritius — les mots *dimittere eam*, empruntés à l'Evangile selon saint Matthieu.

Il n'existe pas de cycle de saint Joseph, comme il existe des cycles innombrables de saint Jean-Baptiste, par exemple, et de beaucoup d'autres saints. Joseph n'est qu'un acteur des cycles de la Vie de la Vierge et de l'Enfance de Jésus; et souvent même un acteur très modeste...

Examinons la mosaïque de l'Adoration des Mages, du VIII^e siècle, conservée à Rome dans la sacristie de Sainte-Marie in Cosmedin. Elle faisait partie d'un vaste ensemble qui décorait l'oratoire que le pape Jean VII fit construire dans l'ancienne basilique Saint-Pierre, oratoire détruit à la Renaissance. La Vierge, assise sur un trône recouvert d'un coussin, tient sur ses genoux l'Enfant Jésus qui se penche, en donnant les signes du plus vif intérêt, sur une cassette remplie de pièces d'or que lui tend un Roi mage, dont un bras seulement a été conservé; debout près d'eux, un ange qui tient à la main une longue baguette semble faire un geste de présentation. L'Enfant Jésus, la Vierge et l'ange portent le nimbe. Et derrière le dossier du trône, sans nimbe, presque à l'écart, voici le bon saint Joseph dont l'attitude ne diffère guère de celle qu'aurait pu avoir un simple serviteur. Mais, au fond, n'est-ce pas sa gloire suprême d'avoir été le serviteur de Jésus et de Marie, leur protecteur, leur gagne-pain? Cette position de saint Joseph derrière le siège de la Vierge est assez fréquente; on la rencontre notamment sur des sarcophages. Dans l'iconographie byzantine, où la Vierge est représentée couchée et où figure la scène du bain

de l'Enfant Jésus, saint Joseph est, en général, assis, appuyé sur son bâton, soit à la tête, soit plus souvent au pied du lit; parfois même il semble sommeiller...

Au tympan de la cathédrale de Thann, en Alsace, qui date du milieu du XIV^e siècle, où la Vierge est encore couchée, saint Joseph, coiffé d'un bonnet assez bizarre d'homme du peuple, est agenouillé et entoure de ses bras un vase, qui est certainement le présent du premier Roi mage; celui-ci, pour pouvoir se prosterner plus commodément et embrasser le pied de l'Enfant Jésus, s'est débarrassé de tout ce qui l'encombrait!

* * *

Il ne saurait évidemment être question, dans les limites d'un bref article, d'étudier toutes les attitudes que les artistes ont données à saint Joseph en représentant les cycles de la Vie de la Vierge et de l'Enfance du Christ. Bornons-nous à signaler quelques détails parmi les plus caractéristiques ou les plus pittoresques.

Saint Joseph est généralement figuré sinon comme un vieillard, au moins comme un homme d'une cinquantaine d'années. Les exceptions ne sont pas très nombreuses; l'une des plus curieuses est celle du bas-relief roman, datant de 1170 environ, qui est sculpté sur la chaire de San Leonardo in Arcetri à Florence; saint Joseph n'y paraît pas beaucoup plus âgé que la Vierge; et ici encore, de même que sur la mosaïque de Sainte-Marie in Cosmedin, il ne porte pas le nimbe, alors que Marie et l'Enfant sont nimbés.

Une statue extrêmement originale, encore qu'elle ne puisse guère passer pour une œuvre d'édification, est celle qui orne la porte centrale de la façade de la cathédrale de Reims et qui fait partie du groupe de la *Présentation au temple*, comprenant la Vierge, le vieillard Siméon et la prophétesse Anne. André Michel disait que saint Joseph y avait l'air « d'un rapin intelligent et sceptique ». C'est peut-être exagéré... Mais il est certain que ce saint Joseph aux lèvres minces, au sourire légèrement narquois, aux cheveux ébouriffés, et portant moustache, est une figure assez inquiétante et qui ne rappelle en rien le type vénérable auquel nous sommes habitués.

Dans la scène de l'*Adoration des mages*, saint Joseph, qui tient parfois le présent du premier Roi, ainsi que nous l'avons vu au portail de Thann, fait souvent un geste d'étonnement ou de respect; il porte, par exemple, la main à son bonnet ou à son chapeau pour saluer. Le *Guide de la peinture du Mont-Athos*, en indiquant comment il faut peindre l'Adoration des mages, dit expressément que saint Joseph montre son étonnement... Sans doute ne s'attendait-il pas à voir arriver d'aussi grands personnages!

Sur la *Nativité* de Memling, qui est à l'hôpital Saint-Jean de Bruges, saint Joseph tient de la main gauche une chandelle allumée, dont il abrite la flamme de la main droite contre les courants d'air d'une étable ouverte à tous les vents. Le détail, qui se retrouve sur les tableaux du même artiste à la Vieille Pinacothèque de Munich et au Prado de Madrid, n'est pas particulier à Hans Memling. On le rencontre dans de très nombreuses œuvres d'art à partir du XV^e siècle, notamment dans le triptyque de Rogier van der Weyden qui est au Musée de Berlin. M. Emile Mâle pense que cette chandelle était un accessoire des Mystères: « Il était certainement de tradition au théâtre, écrit-il, de représenter saint Joseph une chandelle à la main, au moment de la Nativité... Les textes que nous connaissons sont muets, mais les textes ne disent pas tout ».

La chandelle est parfois renfermée dans une lanterne, ce qui suppose la nécessité de la protection... Elle n'est d'ailleurs pas le seul objet que saint Joseph tienne à la main. A l'église Saint-Laurent de Nuremberg il y a un triptyque dont l'auteur est désigné sous le nom de Maître de l'autel Löffelholz et où saint Joseph, sortant de l'étable, arrive sur la scène en portant un petit pichet. Mais, dans cet ordre d'idées, il semble que tous les records soient battus par un tableau anonyme du Kaiser Friedrich Museum de Berlin, où le bon saint ne rougit pas de manier une... casserole où il y a de l'eau chaude, ou même... de la bouillie pour l'Enfant Jésus!

A l'opposé, voici un dessin dû à la plume d'Albert Dürer, conservé à l'Albertina de Vienne, où saint Joseph a les allures d'un grand bourgeois, qui ne se jure certainement pas indigne de traiter d'égal à égal avec les rois mages. Et ce qu'il tient à la main, c'est simplement son chapeau, un chapeau de cérémonie, qui présente une étrange ressemblance avec ce que nous appellerions aujourd'hui un... tuyau de poêle.

Un des cycles les plus complets de la Vie de la Vierge est celui qui a été peint par Giotto à Santa Maria dell' Arena de Padoue. On y voit notamment les prétendants à la main de la Vierge, tous très jeunes, sauf Joseph que distingue une auréole, apportant leurs baguettes au grand prêtre; les prétendants prosternés devant le temple où les baguettes ont été déposées sur l'autel, et attendant que le miracle se produise; enfin les fiançailles de la Vierge et de saint Joseph qui porte sa baguette fleurie sur laquelle une colombe est venue se poser. Quant aux prétendants évincés, ils sont furieux; l'un d'eux casse sa baguette, de rage; un autre lève la main pour frapper saint Joseph. Ce dernier trait avait déjà été figuré par Orcagna sur le célèbre tabernacle d'Or San Michele de Florence.

« La colère des prétendants, dit M. Emile Mâle, n'est pas indiquée dans le texte et n'apparaît que plus tard dans les œuvres d'art. » Quant à la légende des baguettes elle-même, elle nous vient des *Evangelies apocryphes* où Jacques de Voragine l'a prise plus ou moins directement.

La Fuite en Egypte a inspiré à Fra Angelico un de ses tableaux les plus exquis, où l'on découvre un saint Joseph à la silhouette pittoresque; c'est un paysan aux traits fins, alerte, d'allure dégagée, qui marche d'un pas agile derrière le petit âne, le bâton sur l'épaule auquel des vêtements sont suspendus, portant une casserole et, dans un seau, quelques provisions: il a tout prévu pour la halte où la petite caravane devra réparer ses forces.

Nous avons déjà appris que la Sainte Famille resta sept ans en Egypte. Une hymne du XV^e siècle nous le rappelle en ces termes:

*Ut lateret cum parente
Jhesus, rege seviente,
Joseph, angelo monente,
In Egipsum abiit.
Septem tempora mutantur,
Dum ibidem conversantur
Tres, qui unum computantur;
Hincque quivis rediit.*

Pendant un séjour aussi long, saint Joseph, qui par précaution avait emmené en Egypte non seulement l'âne mais encore le bœuf, eut le temps, d'après Albert Dürer, d'y rétablir cet atelier de charpentier et de huchier où José-Maria de Heredia devait nous le peindre quatre siècles plus tard:

*Le bon maître huchier, pour finir un dressoir,
Courbé sur l'établi depuis l'aurore ahane,
Maniant tour à tour le rabot, le bêdane
Et la râpe grinçante ou le dur polissoir...*

Le saint Joseph d'Albert Dürer est courbé sur l'établi pendant que la Vierge file sa quenouille, — ce qui est un trait indirectement emprunté aux *Evangelies apocryphes*; — mais le graveur leur a donné pour compagnons deux groupes d'anges, dont les uns veillent, près de Marie, sur le sommeil de l'Enfant Jésus, pendant que les autres travaillent éperdument à mettre de l'ordre, — ou plus probablement du désordre, à la façon dont ils opèrent, — dans l'atelier en plein air du charpentier exilé de Nazareth.

L'Enfant, dans la *Fuite en Egypte*, est toujours tenu en Occident dans les bras de la Vierge, assise sur un âne; mais dans quelques peintures orientales, c'est saint Joseph qui est chargé de ce soin; et il porte l'Enfant à cheval sur l'une de ses épaules, ce qui est, d'après le P. Cahier, une coutume de Syrie...

* * *

Il semble que ce ne soit guère qu'au début du XVI^e siècle que les artistes aient enfin songé à représenter saint Joseph isolément, en dehors de toute scène des cycles de la Vie de la Vierge et de l'Enfance du Christ. Dans cette transformation de l'iconographie de saint Joseph, les corporations des métiers ont très probablement joué le premier rôle: il devint le patron des charpentiers, puisque d'après les *Evangelies apocryphes* il exerçait cette profession; les versions copte et arabe déjà citées ont précisément ce titre: *Histoire de Joseph le charpentier*. L'une des plus anciennes statues connues est celle de Notre-Dame de Verneuil, dans l'Eure, qui représente le Saint comme un compagnon, la hache sur l'épaule.

Mais des idées nouvelles apparaissaient à la fin du moyen âge, dont l'influence devait être beaucoup plus considérable que celle

des corporations. Ces idées viennent d'être mises en lumière par le maître incontesté des études hagiographiques, Emile Mâle, de l'Académie française, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'École française de Rome, dans un livre admirable qui complète heureusement sa précédente trilogie : *L'Art religieux après le Concile de Trente, étude sur l'iconographie de la fin du XVI^e, du XVII^e, du XVIII^e siècle, Italie, France, Espagne, Flandres* (1).

Le pape Benoît XIV déclara que le culte de saint Joseph avait été mis en honneur par Gerson, auteur d'un poème intitulé *Josephina*, et par le Dominicain Isidore Isolanus, qui avait publié en 1522, à Pavie, la *Summa de donis sancti Joseph*. Ayant vécu avec le Christ, saint Joseph avait toutes les perfections; il possédait une science et une sagesse qui dépassaient celles des théologiens et des philosophes; surtout, il avait brillé par sa chasteté, par la pauvreté, par son obéissance: les trois vertus monastiques. Aussi les ordres religieux travaillèrent-ils à répandre son culte, en particulier les Franciscains, avec saint Pierre d'Alcantara, les Jésuites et les Carmes. Sainte Thérèse lui consacra douze de ses fondations: elle appelait saint Joseph « le père de son âme », et disait « qu'elle ne se souvenait pas de lui avoir demandé une grâce qu'elle ne l'eût obtenue ». Saint François de Sales avait pour saint Joseph une dévotion particulière; il le choisit pour patron des religieuses de la Visitation et il écrivait, dans un de ses *Entretiens spirituels*, que « rien ne lui sera refusé, ni de Notre-Dame, ni de son Fils très glorieux ». Ces idées, que nous venons de résumer rapidement, sont la source des transformations qui se produisirent dans l'iconographie de saint Joseph à partir du XVI^e siècle.

Une vive controverse, dont M. Mâle nous indique les principales phases, mit aux prises les auteurs sur la question de l'âge de saint Joseph. Les uns, avec Canisius, tenaient pour l'ancienne opinion et faisaient remarquer que le peuple ne se le représentait que sous les traits d'un vieillard. Les autres, plus nombreux, répondaient avec Molanus : « C'était un homme jeune, fort et vigoureux, qui pouvait servir de protecteur à la Vierge ». Marie d'Agreda, dans ses *Révélation*s, alla jusqu'à préciser que saint Joseph avait trente-trois ans au moment de son mariage. Les artistes se divisèrent, l'ancienne conception restant plus vivace en Italie, la nouvelle triomphant surtout en Espagne. Les auteurs insistaient aussi désormais sur la beauté de saint Joseph : « C'était l'homme qui, de visage, ressemblait le plus à Jésus-Christ », écrivait le Carme déchaussé Gratian de la Mère de Dieu, dans un livre espagnol, publié en 1597, traduit en français et en italien, et qui fut beaucoup lu dans les couvents, *La Grandeur et Excellence du glorieux saint Joseph*.

Lorsque saint Joseph est représenté isolément, ses attributs sont la baguette fleurie et la présence, soit près de lui, soit plus souvent dans ses bras, de l'Enfant Jésus. Nous avons vu que le premier était emprunté aux Évangiles apocryphes. Mais les artistes du moyen âge n'avaient donné la baguette à saint Joseph que dans les scènes se rapportant au mariage de la Vierge. Pour les auteurs modernes la baguette fleurie est le symbole de la chasteté. Il existe quelques statues de saint Joseph sans l'Enfant Jésus; mais elles sont rares : « La vraie grandeur de saint Joseph, disent les textes cités par M. Mâle, est d'avoir vécu avec l'Enfant ».

Parfois saint Joseph présente à l'Enfant un oiseau ou des fruits. Dans un tableau le détail peut être charmant; mais M. Mâle a raison de critiquer la puérilité de Gratian qui écrit : « Saint Joseph prenait l'Enfant entre ses bras et le portait en chantant des chansonnettes, lui faisait fête quand il pleurait, le berçait afin qu'il s'endormît... Il ne sortait jamais de sa maison qu'il n'achâtât pour lui des oiseaux ou de petites pommes ».

Enfin, deux scènes nouvelles vont apparaître : le couronnement de saint Joseph, soit par l'Enfant, soit par le Christ, dont l'idée remonte peut-être à la *Vita di San Giuseppe*, publiée en 1577 par Giovanni Battista de Lectis d'Ortona, et la mort de saint Joseph, qui a été traitée par tant d'artistes dans des œuvres d'une austère beauté.

Ce dernier thème était emprunté au livre d'Isolanus, qui disait

(1) Paris, 1932. Du même auteur : *L'Art religieux du XII^e siècle en France*, 3^e édition, Paris, 1928; *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, 7^e édition, Paris, 1931; c'est la thèse de doctorat ès lettres d'EMILE MÂLE et le livre qui l'a rendu très rapidement célèbre; *L'Art religieux de la fin du Moyen âge en France*, 4^e édition, Paris, 1931.

l'avoir pris lui-même à un texte latin, traduit de l'hébreu. En réalité, la source était l'Évangile apocryphe *Histoire de Joseph le charpentier* (1). Jésus racontait la mort de saint Joseph : « Je m'assis à sa tête et ma mère à ses pieds. Je tins ses mains dans les miennes pendant une longue heure. Les archanges Michel et Gabriel s'approchèrent de lui, et il rendit le dernier soupir avec joie. Je lui fermai les yeux de mes mains et les anges vinrent le revêtir d'une robe blanche ». Quelle plus belle mort, quelle mort plus digne d'envie pour un chrétien que la mort du Juste qui a mérité d'entrer dans la vie éternelle sous la sainte garde de Jésus et de Marie!

Aussi les confréries de la Bonne Mort, les confréries des Agonizants prirent-elles le plus souvent saint Joseph pour patron, et c'est à leur piété que nous devons de nombreuses œuvres d'art consacrées à la mort du Saint.

Le culte de la Sainte Famille devait aussi contribuer à la glorification de saint Joseph. Il était l'image du Père, comme Marie figurait le Saint-Esprit : « Marie, Jésus et Joseph, écrivait saint François de Sales, c'est une Trinité en terre, qui représente en quelque sorte la Sainte Trinité ».

Ainsi le beau livre de M. Emile Mâle, d'un art si souple, d'une érudition si solide et si sûre, nous montre comment la dévotion à saint Joseph — que nous trouvons établie en Orient dès le IX^e siècle — s'est développée en Occident à partir du XVI^e siècle, et comment les œuvres littéraires et artistiques de cette époque et du siècle suivant ont prélué au magnifique épanouissement dont nous sommes aujourd'hui les témoins.

Le culte et l'iconographie de saint Joseph mériteraient un travail d'ensemble, dont nous ne pensons pas qu'il ait encore été sérieusement tenté. Le but de ces brèves notes est d'indiquer seulement quel serait l'intérêt d'une pareille étude.

ALEXANDRE MASSERON.

(1) Il existe une traduction de cet évangile apocryphe par le P. P. Peeters, S. J., Paris, 1911.

De l'histoire, du bon sens et la sagesse du Curé Pecquet...

Avant d'entendre médecins et savants, il faut lire :

Les « apparitions » de Beauraing

par Omer ENGLEBERT

auteur de *La Sagesse du Curé Pecquet* (125^e édition)

Un beau volume de 130 pages.

22^{me} mille

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

CHAP. I : *Sept apparitions de la Vierge*. La médaille miraculeuse. — Alph. Ratisbonne. — La Salette. — Lourdes. — Pontmain. — Pellevoisin. — Fatima.

CHAP. II : *Beauraing 1932-1933*. 1. Beauraing depuis les Romains jusqu'à nos jours. — 2. Le cadre. — 3. Les « Voyants ». — 4. Journal des « apparitions ». — 5. La scène. — 6. Les interrogatoires. — 7. Journal des « apparitions » (suite). — 8. Petite enquête ecclésiastique. — 9. Médecins, gens de lettres et théologiens.

CHAP. III : *Le Curé Pecquet à Beauraing*.

Très certainement ce qui a été écrit de meilleur sur Beauraing

Prix du livre en librairie : 7 francs.

Pour recevoir ce livre franco par retour du courrier, il suffit de verser fr. 5.50 (prix de faveur) au compte-chèque postal 48916 de la *Revue catholique des idées et des faits*, Bruxelles.

Sur la route des épices et du clou de girofle⁽¹⁾

M. Deprez, professeur à Rennes, est un historien aimable et rubicond. Et lorsqu'il déclare à son public, au terme d'une série de conférences fort applaudies, que l'histoire n'est pas un bric-à-brac, le plus forcené des « valéristes » est tout prêt à lui donner raison. M. Deprez croit à ce qu'il appelle l'enchaînement des faits. Mais cet enchaînement suppose le jeu des causes et des conséquences. Il parle même des « possibilités logiques ». Ce qui détonne un peu dans la bouche d'un antiscolastique. Ainsi les grandes découvertes nous apparaissent comme des points d'arrivée et des points de départ, l'effort du Portugal constituant le centre même de cet aboutissement et de cette envolée. Car M. Deprez s'est fait le spécialiste des grandes découvertes, de Vasco de Gama et des impérialismes coloniaux.

Ses goûts l'avaient d'abord porté vers le moyen âge. M. Deprez est l'homme qui connaît le mieux la Guerre de Cent Ans. Une thèse de doctorat sur *la Papauté, la France et l'Angleterre* avait renouvelé l'étude des origines du conflit fameux où nos provinces flamandes jouèrent un rôle prépondérant. Des circonstances fortuites l'ont orienté « du côté de chez » les explorateurs. Le savant professeur de Rennes allait s'y tailler un royaume. Dans ce domaine qui n'appartenait à personne (*res nullius*), il fait aujourd'hui autorité. Président de la « Commission internationale des Grandes Découvertes », organisme de recherche scientifique qui groupe trente sections nationales, on peut dire de lui qu'il a appris aux Portugais leur histoire, une merveilleuse histoire où passent des caravelles, sous la Croix du Sud, vers les pays de l'or, des perles, des épices.

* * *

La route des épices et du clou de girofle : tel est bien, en effet, l'objectif des conquistadores. Les épices constituent, pendant tout le moyen âge, une denrée de luxe et de première nécessité. A chaque instant il est question, dans les romans de chevalerie, de ces vins fortement aromatisés qui circulent, le soir, entre les basses danses, au moment du « congié ». A la fin du XIV^e siècle, les évêques comptent leurs rentes au cours du poivre. Or ces épices arrivaient d'Orient par la route des caravanes. Damas est le grand « emporium », avec son avant-port de Beyrouth. La Méditerranée demeure le centre du monde, le centre économique. Les banquiers italiens, les Lombards, font des fortunes colossales. Dans les Echelles du Levant, ils ont de véritables concessions, comme en ont encore aujourd'hui, sur la côte chinoise, les puissances occidentales. Venise entretient une flotte de guerre et une marine marchande. Ses arsenaux sont comme les forges de Vulcain. Et les aventuriers partent aussi d'Ancône et de Gênes, fidèles à cette devise que le Hugo de *la Légende* eût dû tourner en vers : « Mon Dieu, je ne vous demande pas du bien, mais de me mettre où il y en a ! »

La faillite des croisades vint changer tout cela. Sur le chapitre des croisades, M. Deprez, qui ne nourrit plus beaucoup d'illusions touchant les mobiles secrets des entreprises humaines, m'a paru plus que sceptique. Certes, les profiteurs de guerre sont de tous

les temps. M. Nouveau-Riche n'est pas né d'hier. Mais l'enthousiasme religieux fut bien aussi pour quelque chose dans ces mouvements de peuples qui jetèrent l'Occident chrétien à la « reconquête » des Lieux saints. La prise de Saint-Jean d'Acre va porter le coup dur, non seulement aux établissements militaires de la région syrienne, mais aussi aux comptoirs de commerce et de banque. En même temps, l'islamisation de l'Asie centrale signifiait la fermeture des routes transcontinentales, de ces routes par lesquelles s'acheminaient, à dos de chameaux, les ballots de soie, de satin, les pierres précieuses, les aromates. De 1290 à 1341, toutes les banques italiennes sautent. C'est l'histoire, avant la lettre, des capitaux non pas « gelés », mais « torréfiés » — en quelque sorte — au soleil d'Orient... Et voilà ce que M. Deprez appelle l'élément de fait, à l'origine des grandes découvertes. Le rôle des découvreurs, le rôle des Portugais sera de prendre l'Islam à revers par un des plus fameux mouvements tournants de l'histoire.

Les « possibilités logiques », c'est, pour le conférencier, l'essor de l'humanisme, ou, plus exactement, le développement de l'esprit critique. Ici, nous sommes assez surpris d'entendre un couplet aussi « décisif » que sommaire sur les fadaïses de la scolastique. M. Deprez aurait-il relu Michelet ? C'est un jeu par trop facile que de mettre les philosophes du moyen âge en contradiction avec les découvertes des siècles postérieurs.

Dans cette œuvre de préparation scientifique destinée à fournir aux pilotes cartes routières et astrolabes, la boussole et les tables de déclinaison magnétique, le mérite des mathématiciens juifs fut grand. On les rencontre surtout dans la vallée du Rhône, où les papes leur assurent une existence relativement paisible. Les Portugais comprendront les premiers les précieux avantages d'une collaboration étroite entre loups de mer et mathématiciens.

Car il ne suffit pas, en histoire, de la conjoncture, comme on dit aujourd'hui, d'un élément de fait (islamisation de l'Asie centrale) et des possibilités logiques (éveil de l'humanisme) : il faut encore l'intervention du facteur décisif. Les Portugais vont entrer sur la scène des grandes découvertes. Sont-ils les premiers à chercher la route des Indes par le pèipie africain ? Non pas. Dès 1291, les Génois ont essayé de contourner le continent noir : ils ont échoué. Quant à la route de l'Ouest, nous savons aujourd'hui que Christophe Colomb, n'en déplaise à Casimir Delavigne, n'a pas découvert l'Amérique. Aux environs de l'an mille, les Scandinaves, par l'Islande et le Groenland, avaient poussé jusqu'en Amérique du Nord. Un évêque de Trondhjem, sauf erreur, offre au Pape une noix de coco. Et sans doute il n'y a pas de cocotiers dans l'Amérique du Nord. Mais c'est que les courants océaniques et les vents déportaient vers les Açores les nefs norvégiennes, tout comme ils continuent à écarter de leur route nos aviateurs européens, ceux qui brûlent, sur les traces de Costes, de relier Paris à New-York d'un seul coup d'aile.

* * *

L'effort portugais mériterait d'être connu davantage. Qui lit aujourd'hui *les Lusitades*, de Camoëns, cette épopée dont Frédéric Schlegel a pu dire qu'elle tient lieu de toute une littérature ? M. Deprez s'est attaché à une œuvre de réhabilitation.

« Petit à petit on exploite grand chemin », disait la prudente et fière devise des Portugais du XV^e siècle. Les circonstances sont favorables. Les concurrents méditerranéens, après la chute de leurs comptoirs d'Asie Mineure, viennent de s'éliminer eux-mêmes. Géographiquement, le Portugal occupe une situation avantageuse : côtes développées, montagnes qui dressent une barrière du côté d'un continent en perpétuelle querelle. Pourtant, jusqu'en plein XIV^e siècle, ce petit peuple d'agriculteurs et de vigneronns avait

(1) Notes recueillies au cours des trois conférences que fit, à la salle académique de l'Université de Liège, les 1^{er}, 2 et 3 mars, M. Deprez, professeur à la Faculté des Lettres de Rennes.

tourné le dos à la mer. Il faudra un très long effort, l'effort de princes éducateurs, pour transformer en commerçants et en marins ces hommes de la glèbe. Mais les princes seront si bien obéis qu'en 1475 on ne trouve plus de Portugais pour remuer la terre, pour cultiver la vigne!

Les Génois, ruinés par la prise de Saint-Jean d'Acre, avaient fait, pendant tout le XIV^e siècle, la course dans la Méditerranée, devant les côtes barbaresques. Vers 1380, ils se décident à louer leurs services et leurs nefes aux rois de France et d'Angleterre. Ils franchissent les colonnes d'Hercule et remontent vers le Nord, le long du littoral portugais. Ce fut, pour les Lisbonnins, comme une révélation. En 1415, les chevaliers de Jean I^{er} s'emparent de Ceuta : le Portugal s'est jeté dans la colonisation, à corps perdu. Le XV^e siècle verra l'apogée du mouvement. Au XVI^e, commencera la décadence... Parce que le fardeau même d'une gigantesque entreprise peut écraser les plus vaillants.

Quelles furent les raisons profondes de cette merveilleuse expansion? Le prosélytisme religieux a joué son rôle. Il s'agit, en prenant l'Islam à revers, d'extirper la foi de Mahomet. Les monnaies des rois portugais exaltent l'idée de la croisade : *Zelator fidei usque ad mortem — In hoc signo vincas — Auxilium meum a Deo*. Mais il y a aussi la quête des épices : on veut retrouver la route des paradis perdus, la route du poivre qui coûte si cher à Venise. Enfin, ce serait le moment de faire intervenir ce que les historiens ont baptisé d'un nom qui dit si bien ce qu'il veut dire : la « soupape de sûreté ». L'heure sonne, dans la vie du Portugal, où, pour contiguer de vivre, il lui faut s'agrandir. Et le Japon ne fait pas autre chose, aujourd'hui, en Mandchourie. Et la Société des Nations n'y peut rien...

L'Europe du XV^e siècle a connu de grands rois, des princes éminents : Louis XI au « subtil engin », les Sforzas à Milan, Alphonse V le Magnanime, un Jean II d'Aragon. Le Portugal ne fera pas exception à cette règle heureuse. Henri le Navigateur; Jean II, qui mourut trop tôt; Emmanuel, un conquérant gâté par les sourires du destin : remarquable triade. Henri le Navigateur est resté le plus populaire. Mystique et réaliste, chevalier et homme d'affaires, il a le mérite d'avoir ouvert les voies. Mais Jean II fut peut-être plus grand. L'Allemand Münzer (Monetarius) nous l'a décrit, tel qu'il l'a vu à Lisbonne. Münzer avait été chargé par Maximilien d'une mission d'observateur. Car les banquiers allemands s'inquiétaient de la tournure que prenaient les choses sur le Tage. Et Jean II lui a fait pendant huit heures d'horloge une conférence sur la cosmographie, ce prince si savant qui a aussi créé un jardin botanique pour les plantes d'outre-mer, un corps d'interprètes noirs, et qui envoie des imprimeurs allemands, au lendemain même de la découverte de Gutenberg, dans les îles où viennent d'aborder les caravelles portugaises.

Tout l'effort portugais trahit d'ailleurs ce souci de méthode scientifique. Pour armer leurs caravelles à fond plat, les rois font appel aux bombardiers allemands, les maîtres de la balistique. Le régime des vents et la direction des courants sont étudiés avec une extrême rigueur. On dresse les cartes marines en projection. On connaît désormais les courbes loxodromiques. Et, pour faire le point dans l'hémisphère austral, là où se lèvent « du fond des océans » ces « étoiles nouvelles » qu'a chantées Hérédia, il n'est plus besoin de chercher l'invisible Pôle. Les résultats ne se feront pas attendre : dès 1519, Magellan réussit son exploit presque incroyable.

Sur les navigations mêmes des Portugais nous sommes assez mal renseignés. La consigne est de se taire. Il faut craindre les rivaux. Les portulans sont avarés de détails. Un fait est certain : l'essor du Portugal a ruiné les Arabes et les Méditerranéens.

M. Deprez ne s'attarde pas au périple africain. Vasco de Gama n'est plus un inconnu. Et pour ceux qui n'ont pas lu les *Lusiades*

l'occasion est excellente de prendre contact avec un des plus grands poètes de la mer. Camoëns avait fait le voyage des Indes. Et l'on assure même que, naufragé à l'embouchure du Mékong (mars 1560), il se serait sauvé à la nage, élevant au-dessus des eaux son manuscrit aux deux tiers rédigé. Par la description vive et colorée des tempêtes, des bonaces, du feu Saint-Elme, de la Croix du Sud, Camoëns, bien avant Bernardin de Saint-Pierre, se révèle comme le véritable introducteur de l'exotisme dans la littérature européenne.

Pour en revenir à la chronologie des découvertes portugaises, M. Deprez n'a aucune peine à établir, sur la foi des cartes et des textes, que, du côté de l'Ouest aussi, les caravelles de Lisbonne ont cherché la route des épices. Dès 1462, des îles sont occupées au large des Açores. Le continent (le Brésil) serait atteint en 1486. De concert avec les Danois, les Portugais voguent vers l'Amérique du Nord. En 1485, l'obédience de Jean II offre au Pape les mondes nouveaux, y compris ceux de l'Ouest.

En vérité, Christophe Colomb est venu trop tard. Et nous savons aussi que cet ex-agent commercial croyait débarquer sur le Gange!

* * *

De la fin du XV^e au XVII^e siècle, les découvertes vont se succéder. Après les Portugais interviendront les Espagnols, puis les Anglais, puis les Hollandais, les Français. Et ce mouvement d'expansion coloniale va bouleverser le monde.

Au point de vue religieux, la Papauté avait vu d'un bon œil l'extension du règne du Christ. Sans compter que les terres à découvrir n'appartenant, selon la conception du temps, à personne, le Souverain Pontife, arbitre des nations chrétiennes, se réservait le droit de tracer lui-même la « ligne des amitiés ». Ce qui faisait dire à François I^{er} : « Que le Pape me montre donc le testament du père Adam d'où il résulterait que je suis exclu du partage! » Les missionnaires du XVI^e siècle, vrais conquistadores sous le froc, ont été les plus valeureux lieutenants du vicaire de Dieu. Ils ont eu aussi le mérite de protester contre les sévices exercés sur les indigènes par les colons. Peut-être faudrait-il trouver dans ces sévices et dans ces protestations l'origine de la traite des nègres, autre mal que ne parviendront pas à extirper les pleurnicheries de Jean-Jacques à propos du « bon sauvage ».

Et ceci nous introduit à l'aspect juridique du problème. Non seulement, on assiste à un effort de codification des lois pour les indigènes (dès 1514). Mais les théories s'affrontent du *mare liberum* et du *mare clausum*. La mer, tout comme la terre, apparaît à d'aucuns le domaine propre et exclusif du « premier occupant ».

Les conséquences économiques des grandes découvertes ne se sont manifestées que cinquante ou soixante ans après les traversées des navigateurs. C'est la hausse des prix, la spéculation sur les monnaies. *Nil novi...* La Méditerranée est abandonnée au profit de l'Atlantique. Les villes hanséatiques, à leur tour, sont frappées par ce déplacement de l'axe du commerce. Anvers, au XVI^e siècle, Amsterdam, au XVII^e, Londres, au XVIII^e, deviendront de puissantes métropoles. L'esprit de lucre règne en maître. Le capitalisme moderne est né. Le trafic, aux Philippines, rapporte 600 %!

Les sciences vont profiter de cet élargissement des horizons. On connaît les plantes indigènes. Les droguistes, les apothicaires les achètent. Ils les vendent surtout. Le tabac fait son apparition et ses ravages. Un professeur s'avise de l'employer comme sternutatoire. Les priseurs seront bien contents! Cependant un brave religieux s'inquiète de savoir si l'on peut absorber, avant la communion, une tasse de ce chocolat espagnol qui est plutôt aliment solide que breuvage. Le débat fournira la matière d'un mémoire imprimé! L'ethnographie est à la mode. Quelle est l'origine des

« Américains » ? On distingue la théorie catholique, la théorie protestante, et une théorie juive. Pour les Juifs, les indigènes d'outre-Atlantique seraient les descendants des dix tribus perdues d'Israël!

Dans le domaine des idées, la révolution n'est pas moins complète. Le découverte du Nouveau-Monde marque bien l'aurore d'un monde nouveau. Jérusalem-Athènes-Rome : le triangle a cessé d'être parfait, l'enchantement est rompu. L'autorité des Anciens en souffrira. Pline passe pour un fol. L'Eglise elle-même se voit entraînée dans une sorte de disgrâce. Montaigne, avec son esprit critique et sa curiosité, a très bien vu la « bifurcation » des esprits. Voilà le véritable précurseur — et non pas Rabelais — de l'Essai sur les mœurs!

Mais c'est en politique extérieure surtout que les grands voyages d'exploration et la colonisation qu'ils déclenchent vont provoquer les conséquences les plus graves. Philippe de Commines l'avait noté déjà : chacun ne songe plus qu'à s'accroître et à surveiller son voisin. La question de l'occupation est une source permanente de conflits. Les petites puissances, comme le Portugal et la Hollande, peuvent bien « découvrir » : elles ne réussissent pas à « conserver ». Les impérialismes coloniaux sont déchainés. *Pax quaeritur bello* : telle est la commune devise. Sully est une exception, qui prône l'interdépendance économique des Etats. S'élèvent les barrières douanières, se multiplient les monopoles. Les rois d'Espagne se font représenter debout sur le globe terrestre. Un Anglais se flatte d'apprendre le *quite english* à toutes les bêtes de la création, sans en excepter les poissons. François Bacon, dans son *Instauratio magna*, croit bien à la vertu pacificatrice de la science. Mais n'aurait-il pas pu signer l'*Utopie* de Thomas Morus?...

* * *

... Elle est sous nos yeux, au frontispice de l'édition princeps, la nef symbolique du chancelier d'Angleterre. Elle cingle, à travers les colonnes d'Hercule, non plus vers le pays des épices, mais vers les horizons d'une Terre idéale, promise aux hommes de bonne volonté...

La documentation iconographique de M. Deprez est abondante, originale et suggestive. Sur la toile blanche de l'écran le conférencier montre des cartes, des instruments de navigation, des portraits — dont un admirable Vasco de Gama. Il montre surtout des médailles et des frontispices de livres. Et il les interprète joliment. La numismatique et la bibliophilie prennent ainsi leur valeur de sciences auxiliaires de l'histoire. De même que le prosélytisme religieux des souverains portugais s'inscrivait en exergues bien frappés, l'impérialisme fermé des puissances coloniales se déroule, en quelque sorte, aux pages des vieux livres où gravures et épigrammes disent à l'envi l'orgueil des conquérants. « Et vous possédez, en Belgique, nous confiait M. Deprez avec une pointe d'envie, les plus beaux spécimens de ces éditions du XVI^e! Que ne pourrait-on pas en tirer pour l'illustration d'un chapitre de l'histoire qui est loin d'être écrit tout entier! »

Mais le conférencier ne se contente pas d'enrichir son enseignement par le commentaire des belles images. Il le vivifie et il le rend actuel par une série de rapprochements pleins de vérité et d'humour. Que des « tanks » aient été employés lors des guerres contre les Hussites, qu'un document du XV^e siècle nous montre un jazz nègre avec ses douze musiciens, les cymbales et le banjo : c'est la part de l'humour. Il y a, d'ailleurs, pour nous confirmer dans cette vérité d'expérience que nous n'avons rien inventé, — ni les mouvements tournants, ni le déficit budgétaire, ni la contre-foçon, ni le boycottage économique, ni la ligne des amitiés, ni les chevaliers de la paix, ni la croisade contre le tabac, — il y a, dans l'exposé si prime-sautier de ce professeur sans pédantisme, toute

une philosophie de l'histoire. Le poivre, hier; aujourd'hui, le pétrole. Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Mais toujours, cet enchaînement des effets et des causes. Non, l'histoire n'est pas le bric-à-brac des textes ajoutés bout à bout, des faits divers. Les petits carrés du mosaïque finissent pas composer une fresque colorée et vivante — une leçon.

Nous aurons admiré la fresque, profité de la leçon. Sur la route des épices et du clou de girofle, nous aurons fait, grâce à M. Deprez, un beau voyage.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

A travers l'œuvre d'Hilaire Belloc

L'Essayiste, le Voyageur, l'Humoriste⁽¹⁾

Au dire d'un maître éminent en la matière, M. Paul Bourget, « le talent du récit court et du récit long ne se rencontre pas souvent chez un même auteur »; témoin Mérimée et Maupassant, novellistes hors de pair et romanciers moyens; témoin encore Sand, Stendhal, Dumas, Flaubert, romanciers supérieurs, incapables d'écrire des nouvelles ou le faisant simplement d'une manière distinguée. Cette observation vaut pour l'essai par rapport à l'histoire et au roman. Il est rare qu'un historien, brasseur de siècles, ou qu'un romancier abondant soient aussi des essayistes sortant du rang. Le premier aura facilement un culte superstitieux pour le fait, pour tous les faits, le second, une tendresse faible pour tous les enfants de son imagination féconde, alors que l'essayiste doit avant tout choisir, donc sacrifier et ciseler.

Il doit choisir dans l'actualité politique, morale, religieuse, littéraire, artistique, sociale, économique, les aspects vivants et significatifs, à la fois sensationnels et éternels, dignes d'être soulignés et creusés; l'espace lui étant mesuré, il doit choisir dans les réflexions que lui suggère sa matière, dans les souvenirs et les réminiscences qu'elle évoque en lui, ce qui est ensemble plus profond et plus mordant; il doit enfin choisir la forme extérieure, dialogue, lettre, dissertation, causerie, récit, la mieux adaptée et la plus piquante. Il doit encore ciseler. Car ce qui est court doit être brillant. Alors, il s'agit de condenser sans appauvrir, de trouver des mots et des métaphores qui suggèrent ce qui n'est pas développé, de pratiquer l'art savant et dangereux des allusions, des prolongements souterrains, des implications, mais aussi du détail parlant et criant, du relief. L'essai, en effet, paraissant traditionnellement dans un journal, doit vaincre la dure concurrence que lui font ses voisines et ses voisins immédiats : illustration, annonce, fait-divers, feuilleton. Son rôle noble, mais de plus en plus ingrat, est de mettre, sans trop en avoir l'air, un peu de philosophie et de sagesse dans les gazettes mondaines et sportives, un peu d'ordre et d'intelligibilité dans le chaos et la poussière des faits quotidiens, un peu de plomb dans des cervelles légères et, si possible, un peu de ciel sur la terre.

Tâche difficile dont, en Angleterre, s'est merveilleusement acquitté le père immortel de l'essai, Addison. C'est qu'il joignait à une très fine culture formelle, acquise au contact des petits poètes latins et par l'exercice assidu de la versification, de vastes connaissances historiques, d'innombrables souvenirs de voyage, l'expérience vivante d'un homme politique et d'un homme d'affaires, enfin une exquise bonté et une grande élévation de caractère. Tout cela, avec sa fantaisie aimable et son ironie sans fiel, a permis à Addison, au XVIII^e siècle, d'écrire pendant de longues années, dans des journaux fondés par lui ou par son ami Steele, un grand

(1) Voir la *Revue catholique* du 3 mars.

nombre de ces essais étincelants et solides. On se les arrachait, on les lisait dans les salons. Leur auteur est devenu, grâce à eux, un homme influent, le directeur de conscience de son siècle, un *lay-preacher* très écouté. Il a mis l'honneur à cette respectabilité anglaise dont il reste quelque chose. En tout cas, il a fixé et pourvu de modèles achevés un genre littéraire encore très cultivé outre-Manche.

Bien qu'historien au souffle inépuisable et romancier fécond, Hilaire Belloc est encore un essayiste remarquable. Je crois bien que ses plus belles pages figurent dans ses essais. Parus dans divers journaux ou revues, surtout dans la *Morning Post*, qui publia aussi ceux de Coleridge, ces courts articles sont, pour le fond, bariolés comme la vie même (1). Car ce sont des réflexions, des souvenirs, des points de vue, des semi-confidences, parfois très proches de la poésie lyrique, se levant spontanément d'un esprit mûr, sage, richement meublé, au contact des événements. Tantôt c'est l'évocation du passé mêlé au présent : forêt natale, vieilles maisons de Londres, vieilles villes, fleuves et rivières, sources des grands cours d'eau, antiques diligences, ou bien ruines et paysages historiques, champs de bataille silencieux et poignants, vieux palais, ou bien encore personnages célèbres faisant partie de notre paysage spirituel, tels que Napoléon, Rabelais, Swift, Cecil, Richelieu, Bismarck, Louis XIII, Charles II, Henry V, Buckingham. Tantôt c'est l'éloge ardent et mélancolique de notions ou d'usages en train de disparaître : le chant sur les grand routes, la marche à pied, la solitude, le silence, les antiques saturnales, si utiles comme soupe sociale (!). Ce passé n'est pas seulement évoqué avec poésie, précision, ferveur. M. Belloc le voudrait retenir, faire repasser dans nos mœurs fiévreuses. Et il a soin de marquer les points d'insertion possibles. S'il s'enchantait, comme Novalis, d'une Europe unie en Chrétienté, ce n'est pas en romantique, c'est en homme d'action qui ne désespère pas d'un retour en Chrétienté et qui suggère les étapes de ce retour. Mais le présent n'est pas oublié dans ces chroniques. Il est vrai que M. Belloc le boude un peu et qu'il accable de toutes ses foudres nos pauvres manies modernes : l'odieuse réclame, perturbatrice du goût pulic, la poésie hermétique, la démangeaison de l'autobiographie et de la confession, l'exploitation commerciale de l'art et de la pensée, la tyrannie des modes. D'autres fois, il se hausse jusqu'à l'éternel humain et disserte gravement sur l'art de penser, sur l'importance des amis, le rêve, la Providence, la propriété individuelle et collectives, etc., etc.

Cette matière n'est peut-être pas très originale. M. Belloc n'a inventé ni une philosophie, ni une psychologie, ni une morale nouvelles; il n'a pas eu l'idée ingénieuse de subordonner l'activité de tous nos sens au sexe ni de réduire tous nos plaisirs à la *libido*, il n'a pas davantage fait de l'instinct égoïste la norme prochaine de la moralité, ni réhabilité les mœurs grecques. Au lieu de cela, il évolue avec beaucoup d'aisance et de satisfaction dans le vieux palais de la philosophie et de la morale traditionnelles et chrétiennes et il ne rougit pas d'interroger parfois le bon sens et le goût classique. C'est peut-être gênant pour le critique, amateur de batailles d'idées, qui a inutilement fourbi ses armes. Mais c'est très heureux pour les lecteurs des journaux qui ont publié ces essais, d'une fermeté vraiment tonique.

Au reste, forme et ton y sont très personnels. Dialogue, lettre, récit, discours, tout y sert de cadre. Et la fantaisie la plus riche renouvelle ces sujets. Quelques exemples en donneront une idée. Au lieu de démontrer sèchement la supériorité de l'art ancien sur celui d'aujourd'hui, l'auteur, le plus sérieusement du monde, décrit un album qu'il propose de réaliser et qui contiendrait, parallèlement, sur les pages de gauche les *chefs-d'œuvre* détruits par les guerres et les révolutions, et sur les pages de droite les *horreurs* bâties à leur place. Parlant de l'ennui, il ne vous apprendra pas comment y échapper ou devenir intéressant, mais vous enseignera gravement les préceptes de l'*art d'ennuyer*. Voulez-vous des critères pour juger de votre progrès? Si votre victime regardé, en vous écoutant, non pas un homme braquant un fusil sur vous, mais un nuage, un oiseau qui passe, s'il lâche des interjections qui n'ont rien à faire avec votre histoire, s'il vous parle subitement d'autre chose, réjouissez-vous, vous n'êtes plus novice. Au cas contraire, voici quelques recettes infailibles :

(1) Voici les principaux recueils : 1° *On Nothing and kindred subjects*, London, Methuen, 1908; 2° *On Everything*, London, Methuen, 36 Essex Street, 1909; 3° *A Conversation with a Cat*, London, Cassel, 1931.

1. Parlez en chantonnant, sur le même ton et avec le même rythme (vous trouverez des modèles à la Chambre des députés);

2. Insistez beaucoup sur les détails insignifiants, par exemple, en commençant à raconter une histoire, hésitez longtemps sur la date de l'événement et, après cinq minutes, dites que cela n'a aucune importance;

3. Ne manquez pas de faire de longues digressions esthétiques (admiratives) et morales (le bouquet spirituel);

4. Attardez-vous avec complaisance et minutie sur la couleur locale et la description des lieux;

5. Oubliez subitement la fin de l'histoire.

Suivent d'autres conseils, aussi pertinents, pour apprendre à briser l'opposition de l'interlocuteur et le faire mariner, sans interruption, dans l'ennui le plus morne. Dans un essai spirituel sur les longs titres de livres, Belloc suggère celui-ci pour l'*Encyclopédie britannique* : « Série d'essais disjoints s'occupant longuement d'une grande quantité de sujets théologiques, géologiques, biologiques, ontologiques, illogiques et autres... ogiques; le tout soigneusement farci d'un puissant esprit national et faisant peu attention aux divagations des sordides étrangers, sauf, cependant, des nobles Germains; la rubrique historique étant particulièrement destinée à donner au lecteur le sentiment du confortable et à le nourrir de plaisantes illusions ». Voilà une étiquette qui renseigne sur le contenu du flacon (1).

Dans une Préface, M. Belloc raconte le pari du roi Alfred de l'empereur Charlemagne et du calife Haroun-al-Raschid. Il s'agissait de la supériorité du tranchant de leurs épées respectives. Le roi plaça un bloc de plomb sur un rocher, brandit deux, trois fois son épée, fendit en deux le métal et entama légèrement le rocher. L'empereur prit à deux mains sa Joyeuse, visa la fente du roc et coupa en deux ce dernier. Le calife déploya un tissu, si léger qu'il flottait devant lui et, sans le toucher de la main, d'un coup il le trancha et mérita le prix. Parabole devant discrètement souligner le mérite et la difficulté de l'essai, dont la matière est si légère, mais qui peut fort bien servir à apprécier le tranchant d'un esprit, la qualité d'un cœur et d'une âme, la solidité d'une conception de la vie. M. Belloc est sorti brillant vainqueur de cette épreuve.

* * *

Les essais dont nous venons de parler, comme ceux d'Addison, profitent beaucoup des nombreux voyages de leur auteur. Avant nos *globe-trotters* et l'armée de nos enquêteurs, Belloc a été au pays du dollar; il a été en Italie fasciste et dans la plupart des pays d'Europe. Mais, dédaigneux du sensationnel et de l'éphémère, il n'a pas cru devoir tirer de ces contacts, jugés trop rapides, de justes volumes, farcis de jugements aussi tranchants que peu fondés et de prophéties imperturbables. Il laisse à nos jeunes journalistes cette proie facile et brillante.

Lui-même ne voyage pas tant pour instruire les autres que pour respirer le grand air, tendre et durcir ses jarrets, dépenser allégrement un excès de vitalité physique, pour être en union directe avec la nature de Dieu, fraîche, simple, pure, calme, et avec le peuple qui en fait partie, enfin pour élaborer dans la solitude vivifiante les pensées qui éclosent avec un foisonnement merveilleux sur la route ou sur l'eau. Car les meilleurs voyages de M. Belloc sont faits à pied ou en barque. Il a décrit, dans des livres célèbres, trois de ces randonnées (2).

La première — le *Chemin de Rome* — est un pèlerinage à pied jusqu'à la Ville Éternelle. Point de départ : Toul, où l'artilleur Belloc, en cette année 1891, vient d'être démobilisé. Avant de se mettre en route, le présomptueux fils de Mars a tracé sur sa carte une ligne droite de Toul à Rome et s'est juré de n'en pas dévier. Aucun obstacle, fût-ce un pic alpestre, ne serait contourné. Le voilà en route, avec assez peu d'argent. De petits chèques l'atten-

(1) Connaît-on le titre de la *Paméla* de Richardson : Paméla ou la vertu récompensée, suite de lettres familières, écrites par une belle jeune personne à ses parents, et publiées afin de cultiver les principes de la vertu et de la religion dans les esprits des jeunes gens des deux sexes : ouvrage qui a un fondement vrai, et qui, en même temps qu'il entretient agréablement l'esprit par une variété d'incidents curieux et touchants, est entièrement purgé de toutes ces images qui, dans trop d'écrits composés pour le simple amusement, tendent à enflammer le cœur au lieu de l'instruire ? (Trad. Taine.)

(2) *The Path to Rome*, illustré par l'auteur, London, Nelson. *The Four Men*, avec photographies, London, Nelson and Sons. *The Cruise of the Nona*, London, Constable.

dent aux principales étapes. Mesure de prudence. En Lorraine, tout va bien. Engagé dans la vallée de la Moselle, notre Roumieux traverse Flavigny, Charmes, Epinal, Belfort, Giromagny. Il marche la nuit et dort une partie du jour, le plus souvent à la belle étoile, dans quelque sapinière, de temps en temps à l'auberge. Aux paysans ébahis qui l'interrogent, il raconte des balivernes, mais fait honneur à leur vin blanc. Il chante avec eux de tout cœur, écoute leurs histoires, s'imprègne de leur droiture et de leur simplicité, s'agenouille à côté d'eux à l'église du village. Il se sent chez lui dans ces villages lorrains, où pendent encore les guirlandes de la dernière procession, où la foi se respire partout. Il croque en passant d'exquises silhouettes de paysans et de paysannes, galerie pittoresque qui orne son livre. La traversée de la Suisse est plus dure. Non seulement le jeune catholique y souffre du calvinisme qu'il flaire partout, mais il y subit une défaite cuisante à son amour-propre. Après une tentative héroïque et dangereuse, qui a failli coûter la vie à son guide et à lui-même, il doit rebrousser chemin et contourner une montagne à cheval sur la Suisse et l'Italie. La description de cette ascension, simple, directe, précise, émouvante, est fort remarquable. Après ce détour, voici tout de même notre pèlerin en Ausonie. Des gendarmes l'arrêtent comme espion, de bonnes gens le prennent pour un mendiant et lui tendent deux sous. Cela n'est rien. Une nouvelle humiliation l'attend. Le guide suisse ayant coûté cher, notre routier, à deux journées de marche de Milan, est à peu près démuné d'argent. Ce qui lui reste ne lui suffira pas pour payer gîte et couvert. Alors, après de longues tortures intérieures, il va à la gare, jette les sous qui lui restent sur le guichet et demande à aller aussi loin que son argent le permet dans la direction de Milan. Son billet le mène jusqu'à la capitale de la Lombardie, où il trouve son chèque, et reprend la route qui le conduit, par Sienna et Pise, après d'autres aventures racontées avec belle humeur, jusqu'à la Rome éternelle.

Le livre des *Quatre Hommes*, un pot pourri, comme l'indique le sous-titre, est une série de variations, tantôt narquoises, tantôt attendries, sur un thème barrésien. Cela sous forme d'un récit de voyage à pied, fait en quatre jours, à travers coins et recoins de la petite patrie de l'auteur, le *Sussex*. Le récit est ordonné — si l'on peut dire — de manière à faire connaître cette région sous tous ses aspects : historique, géographique, légendaire, folkloristique. Pour dramatiser le voyage et avoir des interlocuteurs, M. Belloc s'y dédouble deux fois. Il met en scène d'abord un homme mûr, *Myself* (moi-même), ayant compris, lui aussi, après de longues années consacrées au culte du moi, qu'il vaut mieux se placer consciemment dans le courant de ses traditions et se relier à sa terre et à ses morts. Pour se retremper dans ses origines, il a donc décidé de faire religieusement un pèlerinage à son pays natal, sa Lorraine à lui. Il visitera rivières, montagnes, forêts, clairières, auberges, sanctuaires, il évoquera partout son passé et ses morts, il goûtera son enracinement dans sa terre... Voici qu'en se mettant en route, il rencontre trois hommes travaillés du même désir que lui : Barbe-Gris, un vieillard riche et doux, creusé par la déception et la souffrance; un poète distraît, loqueteux, un peu nigaud, mais à l'âme transparente; un matelot pittoresque, débrouillard, rude, narquois, réaliste. Les quatre enfants du *Sussex* se mettent donc en route. Ils vont de bois en bois, de colline en colline, d'auberge en auberge, mangeant et buvant les produits du pays, chantant des chansons du terroir, faisant ensemble des vers en patois de la région, racontant de savoureuses histoires locales, où le diable et son ennemi saint Dunstan interviennent constamment, se racontant aussi mélancoliquement l'histoire de leur vie et philosophant sur les plus hauts problèmes de la destinée humaine. Le premier soir, ils couchent dans une cabane de la forêt, le second dans la maison natale de *Myself*, le troisième dans une auberge populaire. Le quatrième, ils se séparent. C'est le 2 novembre. Comment ne pas rappeler la fameuse symphonie barrésienne : « Le 2 novembre, en Lorraine, quand sonnent les cloches de ma ville natale et qu'une pensée se lève de chaque tombe, toutes les idées viennent me battre et flotter sur un ciel glacé, par lesquelles j'aime à rattacher les soins de la vie à la mort ». Rien ne pourrait mieux exprimer l'âme de ce livre, un des plus cordiaux et des plus poétiques de Belloc.

Plus encore qu'un voyage de quelques semaines, sur un petit voilier, le long de la côte ouest anglaise, la *Croisière de la Nona* est une croisière au pays des idées. A côté du récit vivant, technique aussi, des incidents du bord, de la manœuvre dirigée par l'auteur et qui n'a pas de secrets pour lui, vous avez ici la causerie la plus étourdissante d'un homme qui sait tout. Imaginez-le couché dans

son petit navire, qui, tout en voyant défiler au-dessus de sa tête nuages et mouettes, à sa droite la côte dentelée, voit aussi défiler dans sa tête libérée des soucis quotidiens toutes sortes d'idées, de projets, de souvenirs, d'associations et de « complexes », se raccrochant ou ne se raccrochant pas aux villes rencontrées, aux événements du bord. Il les arrête avec complaisance au passage, les étire, les discute, et les note comme ils viennent dans son journal de bord. Vous voyez le résultat. Une salade — un *hotch potch* of a book — souvent savoureuse, parfois irritante, mais aux ingrédients très riches : la préhistoire, la mobilisation allemande, le général Boulanger, l'Amérique, Foch, Mussolini, la Grande-Chartreuse refuge d'intellectuels fatigués, le scientisme, l'affaire Dreyfus, la philosophie catholique, des conseils pertinents sur la navigation, l'historicité de l'Evangile de saint Jean, voilà quelques-uns des développements qui jaillissent à gros flots du cerveau infatigable de M. Belloc et se répandent en méandres fort capricieux. C'est un bric-à-brac, où il y a, à côté de perles de sagesse, d'expérience, pas mal de paradoxes peu mûrs et de jugements hâtifs, comme c'est naturel dans une conversation à bâtons rompus.

Du point de vue formel, ces trois ouvrages sont fort critiquables. Mal composés, ils sont remplis de digressions, de bavardage inutile, d'interventions saugrenues auprès du lecteur et de pieds-de-nez impertinents faits en passant aux paisibles bourgeois ou aux critiques littéraires, de morceaux de bravoure aussi, destinés à occuper le lecteur durant les trajets insignifiants, comme le roulement du tambour entre deux morceaux de la fanfare. Ces pages brillantes sont d'un virtuose habile, mais s'inspirent trop souvent des fameuses cascades de mots de maître Rabelais. Mais — M. Belloc le sait mieux que personne — qui donc a dit que les voyages devaient se faire en ligne droite et que la fantaisie un peu folle devait en être bannie? Non, la composition rectiligne n'est point ici nécessaire. Et personne n'échappera à l'influence de la belle santé, de la bonne humeur, de la profonde sagesse de ces beaux livres.

* * *

M. Belloc ne serait pas vraiment Anglais et n'aurait pas tant de succès en son pays d'adoption s'il ne saupoudrait ses livres d'*humour*, cette *plaisanterie d'un homme qui, en plaisantant, garde une mine grave et qui aboutit tantôt à la caricature bouffonne, tantôt au sarcasme médité; qui secoue rudement les nerfs, s'enfonce à demeure dans la mémoire; qui est une œuvre d'imagination drolatique ou de l'indignation concentrée; qui se plaît aux contrastes heurtés, aux travestissements imprévus, habille la folie avec les habits de la raison ou la raison avec les habits de la folie; qui, à l'état insulaire et pur, laisse toujours un arrière-goût de vinaigre.*

A cette bonne analyse de l'*humour*, Taine a tort d'ajouter :

L'homme qui plaisante ainsi est rarement bienveillant et n'est jamais heureux; il sent et accuse fortement les dissonances de la vie. Il ne s'en amuse pas; au fond, il en souffre, il s'en irrite. Pour étudier minutieusement des grotesques, pour prolonger froidement une ironie, il faut un sentiment continu de tristesse et de colère.

Non, il y a une gamme de l'*humour*. Comme ailleurs, Taine a exagéré et systématisé. Sa définition vaut pour un Swift, aigri, méconnu, féroce. Elle ne s'applique pas entièrement à M. Belloc, qui, lui aussi, sait plaisanter à froid, prolonger à travers des livres entiers l'ironie, tracer des caricatures burlesques, mais n'est ni féroce ni martyr et, du reste, trop joyeux, trop exubérant, trop pressé aussi pour méditer son sarcasme, concentrer son poison et le distiller savamment. De cet *humour*, plus proche de Rabelais que de Swift, les analyses de romans et d'essais que nous avons faites ont donné quelque idée déjà. Deux œuvres plus explicitement *humoristiques* la préciseront (1).

Le *Guide introduisant Caliban aux Lettres* est fort divertissant. En voici le propos : un écrivain, longtemps secrétaire d'un publiciste habile et célèbre et dont il s'est assimilé tous les trucs, réalise le projet touchant de communiquer à ses collègues débutants dans la carrière toute son expérience jointe à celle de son illustre maître. Il écrit donc un *Art de gagner de l'argent avec sa plume*, dans le style où l'on écrit un *Art de patiner*, de se raser, de jouer au golf, d'administrer sa fortune : des conseils pratiques menant vite

(1) *Calibans Guide to Letters*, London, Duckworth, 1903. *The Bad Child's Book of Beasts*, suivi de *New cautionary Tales*, *ibidem*.

au résultat tangible. Tous les genres utilisés dans la presse sont décrits, démontés pièce à pièce, illustrés d'un exemple qu'il suffira de démarquer pour réussir :

« Pauvre petit novice! On te demande de faire une « review », un compte rendu de livre, ce premier et très humble degré de la collaboration et de la gloire littéraire; et l'on t'envoie des ouvrages disparates, échappant parfois à ta compétence qui n'est pas encore devenue universelle. Ne te décourage pas. Songe à un de mes jeunes amis, nullement biologiste ou naturaliste, qui reçut un jour de son rédacteur en chef un énorme volume intitulé : *L'Escargot, son habitat, sa nourriture, ses habitudes, ses vices, son avenir*, et qui rédigea sans sourciller les six comptes rendus que voici, entièrement différents, voire contradictoires, parce que la rédaction lui fit savoir successivement que l'auteur donnerait, puis ne donnerait pas de réclame à insérer, était, puis n'était pas cousin d'un bailleur de fonds du journal, avait, puis n'avait pas les principes politiques et religieux défendus par celui-ci. Inspire-toi de ces modèles si souples ou bien sers-toi des formulaires suivants, de dimensions variées suivant la grosseur du livre. Tu n'as qu'à remplir les blancs en choisissant les épithètes congrues dans la liste ci-jointe : *absolute, immediate, creative, bestial, intensive, authoritative, amphitheatrical, japhetic, alkaline, zenotic...* »

Après cela, c'est le tour du leader politique, qui doit disqualifier les nations étrangères, exhausser la conscience patriotique. Suit un exemple sur la manière dont un Anglais et un Anglican doit narrer et interpréter le fait français et catholique de Lourdes. Enfin, viennent des recettes et des modèles pour le conte (avec lequel on peut se faire 100 fr.), le court poème, l'interview des grands hommes, l'anecdote, le fait-divers, l'article topographique, les révélations sensationnelles, la prose distinguée (art, critique littéraire), sur la manière d'éditer une revue et de tailler dans les manuscrits; pour finir, trois appendices, l'un sur le tarif des diverses contributions journalistiques, l'autre sur les titres qu'il faut donner aux hautes personnalités, le troisième sur la manière de convertir en papier blanc les invendus du grenier. Cette « proposition charitable pour faire gagner de l'argent par la plume sans que compte soit tenu de la vérité, de l'honnêteté, de la beauté, de la clarté, de la grammaire », poursuivie imperturbablement à travers trois cents pages, sans être aussi sanglante, fait tout de même penser à celle de Swift qui a pour titre : « Proposition modeste pour empêcher que les enfants des pauvres en Irlande ne soient une charge à leurs parents ou à leur pays et pour les rendre utiles au public ». On sait que le projet suggéré par le féroce doyen est de faire manger ces enfants par les gentlemen anglais. « Un enfant ferait deux plats dans un repas d'amis; quand la famille dine seule, le train de devant ou de derrière ferait un plat très raisonnable; assaisonné avec un peu de poivre ou de sel, il serait très bon, bouilli, le quatrième jour, particulièrement en hiver. »

M. Belloc ne nourrit pas de si atroces projets à l'endroit des enfants. Au contraire, à leur intention, il a écrit des histoires humoristiques en vers qui, loin de les faire mourir, les corrigent en les faisant rire et les mettent en garde contre toutes les forces destructives. Le *Livre des bêtes pour le méchant enfant* et les *Nouvelles histoires précautionneuses* font la joie des petits Anglais et pourraient fort bien, dans les collèges où l'on a le courage d'appliquer la méthode directe, servir de livres de texte aux petits Français qui apprennent la langue de Shakespeare. Quel plaisir ils auraient à traduire les vers délicieux et faciles qui racontent l'histoire de la pauvre Maria, qui, laide à faire peur, s'enlaidit encore par de perpétuelles grimaces; on a beau faire venir une masseuse qui pétrit et repétrit ce visage en mouvement pour en fixer les traits :

*Who rubbed the wretched child for days
In five and twenty different ways,
And after that began again.
But all in vain. But all in vain.*

Tout cela est inutile. Inutile l'éducation raffinée qu'on donne à Maria, qui chante et déclame à ravir, qui joue au golf et du piano, qui parle français et allemand, qui danse admirablement, qui a une conversation spirituelle et salée, qui boit des liqueurs au lieu de thé, qui, comme les poètes à la mode, fait des vers merveilleusement... libres, mais dont personne ne soutient le regard. Inutile la dot de 3,000,000 de livres, qui fait affluer du monde entier les épouseurs, ducs, pairs, ambassadeurs, mais qui ne suffit pas à

les retenir quand ils ont vu la future. Inutile tout cela, Maria devra épouser un aveugle :

*Who being blind, could never guess
His wife's appalling ugliness.*

L'histoire de Sarah Byng n'est pas moins instructive. Cette fillette sans culture méprise profondément toute littérature. Elle a refusé d'apprendre à lire. Aussi, la pancarte : *Beware the very furious Bull* (Attention au taureau vraiment méchant) ne l'empêche-t-elle pas de franchir la haie. Pour son malheur, elle l'a franchi plus vite qu'elle n'aurait voulu.

Le petit John a la mauvaise habitude de lancer des pierres au hasard, jusqu'au jour où l'une d'elles atteint son oncle à héritage, promené en voiturette par la nurse miss Charming. Furieux, l'oncle dit à sa gouvernante :

*Va, apporte mon encrier et ma plume,
Mon bûvard et mon testament.
Miss Charming vola, comme empenée,
Pour chercher les objets requis.
Et l'oncle William, d'un seul trait,
Efface « mon John bien-aimé »
Pour coucher en son lieu et place
Le nom de sa fidèle gouvernante.*

Versification et illustration sont à mourir de rire.

Pour être un peu complet, il faudrait encore signaler les œuvres sociologiques de M. Belloc, soit celles, comme l'*Etat servile*, où il fait œuvre originale en expliquant la naissance et le développement du capitalisme, en proposant des mesures qui remédieraient à ses excès, soit celles, publiées sous forme de brochures à la *Catholic Truch Society*, où il vulgarise la doctrine sociale catholique. Il faudrait apprécier son œuvre d'apologiste, mettant au service de l'Eglise sa science historique et sa logique vigoureuse pour la venger des calomnies et démontrer sa transcendance; il faudrait parler du journaliste infatigable tendu surtout vers une politique franco-anglaise, malheureusement un peu trop germanophile (1); enfin, il faudrait dire les services rendus par lui à la bonne cause comme membre du *Catholic Education Council*. Mais avec M. Belloc, on n'aura jamais fini. L'esquisse qui précède fera du moins soupçonner la magnifique activité de ce véritable écrivain catholique, de cet enfant de France et d'Angleterre. Il a bien mérité de sa double patrie et de son unique Eglise.

PIERRE LORSON, S. J.

Un esprit féminin au XIX^e siècle

Elle est vraiment très intéressante cette physionomie féminine à laquelle Gaby Winant consacre un livre touffu et débordant de sympathie sous le titre : *Malvida de Meysenbug, sa vie et ses amis* (2). Ces derniers furent tous de haut lignage. Les plus illustres parmi les philosophes, historiens et artistes de la seconde moitié du XIX^e siècle entourèrent cette femme d'un cercle d'amitiés cosmopolites. Ils eurent sur son esprit qui n'était pas des moindres, une influence marquante. Souvent le cœur fut engagé dans la partie. Ainsi se forma une personnalité, et s'épanouirent des dons qui dépassaient la mesure ordinaire.

Dans l'enfant insatiable d'apprendre, et dont la curiosité s'avivait au contact des événements politiques qui se déroulaient

(1) Ceci est inexact. Notre ami Belloc n'est pas germanophile, mais il est antiprussien, ce qui est tout différent. Il est convaincu que l'hégémonie prussienne est néfaste pour l'Europe, et en premier lieu pour l'Allemagne. Belloc est un des meilleurs connaisseurs de notre vieil Occident. Il sait quel élément perturbateur constitue la Prusse et tout le mal que cette Prusse a fait à la culture germanique. En toute rigueur de termes, c'est par germanophilie que Belloc est prussophile (N. D. L. R.).

(2) Librairie H. Champion, Paris.

durant ses jeunes années, on pouvait déjà deviner la femme supérieurement intelligente que devaient passionner plus tard tous les grands problèmes. On imagine aisément comment cette petite fille avait pris goût au mouvement des idées. Devant elle on discute sans cesse. Son père, Charles de Rivalier, est ministre de Hesse. Après avoir joué un rôle à la cour de Guillaume I^{er}, il a suivi son prince en exil. Le décret de 1808 le ramène à Cassel. Il est juge, puis conseiller municipal. Il descend de ce Pierre de Rivalier qui laissa ses terres en Languedoc lors de la révocation de l'Édit de Nantes et sa particule à Genève. Malwida n'est donc pas Allemande. On ne peut pas dire que son éducation le soit davantage. Il y a bien un certain chauvinisme qui flotte dans l'air depuis sa petite enfance. Elle a entendu conter par la nourrice le retour triomphal du Grand Electeur et commenter les idées de Guillaume I^{er}, si libéral qu'il allait jusqu'à préconiser la suppression des nattes! La révolution de 1830 l'arrache très tôt au monde imaginaire qu'elle s'était créé avec les histoires merveilleuses que lui disait le peintre Ruhl, l'ami des frères Grimm. En 1831, alors que Guillaume II venait de signer la Constitution, un revirement inattendu se produit dans la population qui s'en va assaillir la demeure du ministre Rivalier, créé baron de Meysenbug. Tremblante, la petite fille entend les vitres voler en éclats, la porte secouée par les coups de bélier. C'est l'apprentissage du peuple vu de près. Curieux apprentissage, en vérité, pour celle qui devait, plus tard, vouer les efforts de son intelligence et le meilleur de son cœur au salut des masses par le socialisme révolutionnaire! Tout concourt par la suite à exalter dangereusement la sensibilité de cette adolescente qui s'absorbe en d'incessantes analyses.

Guillaume II ayant abdiqué, son fidèle ministre le suit dans le sud de l'Allemagne et puis à Vienne. Les petites de Meysenbug souffriront de l'éducation chaotique que leur valent ces déplacements. Leur institutrice est d'une médiocrité, d'une sécheresse désastreuses. Elle fait de Malwida la passante mal avertie de tous les livres, de toutes les théories. Chaque fois que la jeune fille y croit étancher la soif d'absolu qui la tourmente, elle est déçue. Elle sent confusément que la religion sollicite l'adhésion de son cœur, mais elle a l'esprit faussé par ses lectures. D'une première crise religieuse qui la plonge en des abîmes de détresse, elle sort plus cérébrale qu'auparavant. *Gœthe* y est pour quelque chose. Elle a cru trouver dans *Vérité et Poésie* le secret d'une évasion et d'un épanouissement. Elle y a lu que le meilleur moyen d'échapper aux contradictions intérieures est de se tourner vers la lumière qui émane de la science, vers l'activité utile et pratique. Elle cherche à rendre service. D'autre part, elle demande à la musique de l'aider à s'affranchir, à s'oublier. Car la musique est définie par les éthiques du temps, comme une soumission de l'individu aux lois du cosmos, comme un évanouissement de la personnalité limitée, dans les effluves de l'harmonie universelle.

* * *

Ce n'est pas encore la délivrance. L'art nous allège, l'art nous dilate. Il ne suffit point cependant à satisfaire ce goût de plénitude qui est en nous. Ses joies, pas plus que celles de la connaissance, n'ont donné à Malwida le sentiment de l'infini. Elle est mûre pour une révélation nouvelle : pour l'amour. Celui-ci empruntera, pour séduire cette Minerve au front casqué, qu'impressionnent avant tout les idées, le chemin de son esprit. En face des théories philosophiques et sociales de Théodore Althaus, elle est d'abord une admiratrice. Mais une femme passe vite de l'admiration à un sentiment plus tendre quand celui qu'elle admire a su la toucher. L'homme qui ouvre à M^{lle} de Meysenbug les arcanes de la vie sentimentale vient à l'heure propice. De lui elle acceptera tout et jusqu'aux conséquences totalitaires de certaines doctrines qui eussent pu heurter et sa dignité de femme et son orgueil d'amoureuse. Étrange figure, assurément, que celle de cet Althaus, fils de pasteur, qui commence par être un disciple ardent de Kinkel. De l'humanitarisme il est passé, très vite d'ailleurs, à l'hétérodoxie. Le Christ devient pour lui un réformateur révolutionnaire; le christianisme, la libre communauté des peuples sur la base des rapports directs de l'homme avec Dieu. Cette religion de la liberté, qui s'inspire des conceptions hégéliennes et du romantisme anarchique, « inonde de clarté » l'âme de Malwida. L'échec de 1848 n'abat point sa ferveur vis-à-vis du socialisme, religion de l'avenir, tel que le prêche son fiancé. Ils y voient l'un et l'autre la possibilité pour les individus de réaliser l'humanité idéale où l'homme aura

comme but son propre perfectionnement en harmonie avec le progrès de tous.

Logique dans l'erreur, Malwida tire de la théorie socialiste un féminisme ardent. Pour elle, la femme étant, à titre égal, un individu dans la société, c'est elle, ce sont « les droits de sa personnalité consciente » qu'il faut sauvegarder et non point subordonner à son rôle d'épouse, de mère, d'ange du foyer. Singulière pétition de principes! S'il est vrai que la femme n'est vraiment femme, au sens le plus noble et le plus complet du mot que dans l'atmosphère du foyer et de la tendresse! Mais M^{lle} de Meysenbug vit à une époque où le dogme de la liberté individuelle est sacro-saint. À l'analyser, son féminisme — comme tout féminisme d'ailleurs — est essentiellement subjectif. Elle pourrait le définir par son propre moi qui se reflète dans le moi d'un autre, et qui se nourrit de ses idées pour en faire du sentiment. Il lui est facile au surplus, d'y puiser l'exaltation du martyr. Sa famille la persécute à cause d'un amour qu'elle n'approuve point. Althaus est jeté en prison à la suite de ses pamphlets libertaires. Sa fiancée lui demeure fidèle. Lui, cependant, a trouvé dans un romantisme échevelé et sans lois la justification d'une inconstance sentimentale qui dépasse la mesure de son inconstance intellectuelle. Il abandonne bientôt Malwida pour des jeunes filles qui n'ont ni sa valeur, ni sa noblesse. Mais cette valeur, cette noblesse aideront précisément l'âme d'élite à sortir, grandie, régénérée de l'épreuve du feu. Elle pardonne à Althaus qui meurt en 1852, miné par la tuberculose.

Déjà, Malwida regarde plus haut. Elle aspire à la paix. Il lui faut s'oublier et donc aimer encore. Sur sa peine elle ne laisse point souffler le mauvais vent de la révolte. Elle cherchera plutôt le baume du renoncement et du dévouement. Une place d'institutrice s'offre à Londres. Malgré l'opposition des siens, elle part pour faire l'éducation de deux petites Russes : Olga et Nathalie Herzen.

Ce nom d'Herzen appartient au plus généreux, au plus rêveur utopiste des Russes déracinés. L'idéalisme de Malwida va, sans tarder, être aux prises avec un nihilisme, par définition négateur et *theoretisch* que dépasse d'ailleurs bientôt le père de ses petites élèves. Ce dernier est un causeur charmant. Il découvre à l'institutrice émerveillée le monde slave, un nouveau monde et les lois de l'histoire. Il n'en est plus au stade de l'idéalisme sentimental. C'est dans l'histoire qu'il prétend découvrir la clé de l'énigme universelle. Et le saint-simonisme lui paraît la formule la plus satisfaisante dans le déroulement de l'histoire des idées, dans cette série d'aventures « où l'esprit se cherche à travers tous les possibles ». En 1855, lors du meeting international qui réunit à *Saint-Martins Hall Long-Here* les représentants les plus distingués de la Démocratie européenne, Herzen tient la vedette. L'occasion lui est bonne d'inviter quelques Français éminents. Malwida de Meysenbug peut ainsi rencontrer Victor Hugo, Louis Blanc, Félix Piat, Ledru-Rollin, Raspail, Eugène Sue, Pierre Leroux. Orsini, qui n'est pas encore régicide, fréquente la maison. Et il y a, autour de ces exilés, l'atmosphère défiante et hostile créée par un peuple xénophobe et hautain. Il suffit de lire dans le second volume des *Mémoires d'une idéaliste* la description que fait Malwida du puritanisme anglais, pour mieux comprendre la facilité avec laquelle ces réfugiés, écartés systématiquement de la vie sociale, s'engouent pour toutes les initiatives révolutionnaires et les prophètes subversifs.

Pourtant, les discussions entre les exilés et Herzen n'apportent pas à Malwida la solution, la synthèse cherchée et le calme désiré. L'idéal politique de l'un fait pièce à l'idéal politique de l'autre. Le maître de céans démolit tous les systèmes, tous les régimes, voire la République de 48, au nom de la liberté de la pensée. Il y a aussi Mazzini qui mène contre toutes les tyrannies une lutte désespérée.

Peut-être pour fuir ce tourment général qui retentit douloureusement en elle, peut-être en raison de cet instinct de femme qui nous fait choisir l'action quand la spéculation nous déroute, Malwida s'intéresse d'une manière toute pratique à la question sociale. Mais ces visites dans les quartiers populaires de Londres, au lieu d'être un dérivatif apaisant, ébranlent jusqu'à sa foi dans la perfectibilité du monde. Elle doute de la vie, de son œuvre, d'elle-même : « *Voilà l'humanité dont je rêve la rédemption!* » écrit-elle dans un moment de lassitude. « *C'est pour elle que j'ai renoncé à tout ce qui rend la vie belle et aimable!* » Sous l'amertume des mots, on sent que la leçon des taudis a été une leçon décourageante... L'adolescente, en tout trop cérébrale, n'est pas morte. Les esprits les théories, l'humanité qu'elle a rencontrés n'ont pas réussi à

lui donner la nourriture qu'elle souhaite distribuer aux autres. Elle en est alors réduite à des introspections dissolvantes. Et elle s'épuise comme un pélican.

* * *

M^{me} Salis-Schwabe, la disciple de Froebel, emmène Malwida à Paris et c'est pour celle-ci une diversion salutaire. Elle voit Michelet, Taine, Renan, Guizot. Mais il semble que ce n'est plus tant des philosophes et des historiens qu'elle attend à présent, la formule qui lui permettrait de porter au peuple, le message sauveur. Elle a souffert. Elle a vieilli. Elle s'est heurtée à une réalité impitoyable. Dès lors, elle ne se fie plus qu'à demi aux systèmes. Vaine lui paraît enfin la science qui ne se tourne point à aimer. Et où il n'y a pas d'amour, comment y aurait-il paix et foi? Les amitiés ne lui sont rien qui ne lui apportent pas un enrichissement intérieur. Elle écrit : *L'être humain dont l'âme ne nous présente pas continuellement des trésors nouveaux cesse bientôt de nous intéresser. Le véritable amour, la vraie amitié sont inséparables d'un progrès incessant.*

Au surplus, elle a une suffisante expérience pour comprendre maintenant l'impossibilité d'agir directement sur l'intelligence des masses. Mais ne faudrait-il point songer à la musique qui transporte, qui est à la fois douceur et force? Malwida est prête à se rejeter toute vibrante dans le monde merveilleux de l'harmonie universelle. Il faut ajouter que la porte lui en est ouverte par un des dieux de la musique, par Wagner en personne. Depuis longtemps déjà, il l'a émue, il lui a parlé par ses œuvres et son génie. Elle est présentée au Maître. C'est l'origine d'une affectueuse amitié dont Cosima n'est pas exclue. Quand Malwida regagnera l'Angleterre, elle préférera délibérément aux conquêtes politiques la révolution orchestrale, aux manifestes de Hugo, les fanfares de *Tannhäuser*. Wagner lui a conseillé de lire Schopenhauer. Elle y trouve, en même temps qu'une critique serrée de l'optimisme à la Rousseau, les lois de la libération. L'art y est désigné comme ce libérateur, du moins pour ceux qui ne veulent pas pousser le renoncement jusqu'au nirvâna. Par désir d'ascèse, il s'en faudrait de peu que cette lecture ne fasse de M^{lle} de Meysenbug une disciple totalitaire qui nie la volonté de vivre. Elle n'avait certes pas besoin de pessimisme. Heureusement, elle a provisoirement comme antidote l'amitié et l'influence de Michelet.

* * *

La perspective d'un séjour en Italie avec ses deux jeunes élèves qu'elle forme à merveille, est ensuite un sourire de la vie marâtre. Florence lui prodiguera ses conseils d'*arte schietta*. Rome lui offrira sa leçon d'éternité combien apaisante, son mysticisme imposant.

Il faudra attendre l'arrivée à Florence de Gabriel Monod pour que se joigne à la séduction de la terre, l'enrichissement d'une amitié nouvelle. Monod, qui devait épouser plus tard Olga Herzen, l'élève préférée de Malwida, apporte à l'intelligente curiosité de celle-ci ce rationalisme sceptique et distingué que lui ont donné des études encyclopédiques.

La mort d'Herzen est une épreuve douloureuse pour les exilés. Malwida pleure surtout le défenseur de toutes les libertés et de toutes les sincérités. Et voilà que la même année, la guerre franco-allemande semble condamner la politique de pacification que poursuivaient, dans l'Europe occidentale, les défenseurs du prolétariat. Ses amitiés françaises inclinent Malwida à prendre le parti de la nation mutilée. Elle n'est pas seule à redouter les conséquences pour la culture européenne d'une victoire allemande. Frédéric Nietzsche lui-même, que son orgueil de surhomme place au-dessus des frontières, dénonce le péril de l'impérialisme prussien. Pourtant, il a senti « toutes ses vertus militaires s'éveiller » en lui. Mais l'amour de l'humanité parle plus haut que les victoires nationales. Nietzsche cependant s'était engagé comme infirmier volontaire. C'est sous les murs de Sedan que naît l'esthétique du rêve et de l'enivrement, d'Apollon et de Dionysos. *De l'origine de la tragédie* fut une révélation pour Malwida. Désormais elle va devenir la disciple la plus fervente et la confidente la plus attentive du génial critique. Nietzsche constituait d'ailleurs une sorte de suite à Schopenhauer. Comme ce dernier, il prêchait la vie qui n'est pas logique mais dont la valeur se mesure selon un critère esthétique. De plus, Nietzsche était un enthousiaste de Wagner

que Malwida ne cessait d'admirer. Aussi bien, il y a quelque chose de paradoxal dans cette rencontre entre une ancienne socialiste et ces deux aristocrates de la pensée et de l'art. A vrai dire, et n'en déplaise à sa biographe, M^{lle} de Meysenbug ne fut jamais qu'une égarée parmi les bataillons d'assaut du prolétariat. Aller au peuple, c'était pour elle une façon de se dégager de la masse, de la dominer par le souci même d'un certain prosélytisme. Il y a bien de l'orgueil secret dans tout rêve humanitaire...

Au moment où elle fait la connaissance de Nietzsche, Malwida n'a plus rien à apprendre de la vie, ni des hommes. Elle goûte simplement le plaisir de se refléter, de se reconnaître, d'entendre comme un écho de ses préoccupations d'autrefois et la confirmation de certains principes qui lui sont restés chers. Mais pour les conclusions, elle s'en tient à la philosophie qui lui est venue de l'expérience et que son esprit désormais fixé ne cherche plus dans les systèmes. Ce qui paraît l'avoir particulièrement séduite dans celui qui défendit jusqu'à la folie le génie individuel, c'est le symbole qu'il lui offrait d'un individualisme dont elle avait fait le point de départ de ses revendications féministes.

Si son féminisme continue, sa féminité ne meurt point. Si elle s'est toujours gardée de l'amertume qui naît de la révolte, c'est qu'elle a eu son cœur et ses instincts de femme sollicités par des tâches, des dévouements absorbants.

Olga Herzen fut sa vraie fille, son œuvre la meilleure et la plus consolante. Grâce à sa pupille et grâce aussi aux ressources de son esprit, à la haute conception qu'elle avait de l'amitié, M^{lle} de Meysenbug ne fut jamais « une vieille fille » au sens péjoratif de ce mot.

Au soir de sa vie, son rayonnement se fait plus large, plus lumineux encore. Pour Nietzsche, elle avait été avant tout maternelle. Maternelle, elle l'est aussi pour son élève Brenner et pour cet éminent diplomate Warsberg qu'elle aide à mourir.

La protection dont elle entoure Romain Rolland qui a vingt ans tandis qu'elle en a soixante, rapproche singulièrement de nous celle qui connut les révolutions du Premier Empire.

« L'Affaire » la voit aussi dans le camp des dreyfusards. Pourtant si elle vibre encore à tous les échos du monde extérieur, elle plane déjà « au-dessus de la mêlée ». Dans le silence et la méditation, elle achève ses Mémoires.

Elle habite toujours Rome. Rome qui, plus qu'une autre ville du monde, a enseigné à cet esprit cosmopolite le sens de la sérénité. Sans avoir incliné — que nous le sachions — vers le catholicisme, Malwida a pressenti les réalités éternelles. Car, ni la philosophie, ni l'histoire, ni la musique ne lui avaient dit le mot suprême que son cœur attentif n'avait jamais cessé de réclamer : *que le divin, l'éternel se manifeste en toi d'une façon toujours plus parfaite, car en dehors de cela la vie ne vaut pas d'être vécue*, écrit-elle en 1902, à la veille de sa mort et comme si c'était son adieu au monde.

Et c'est en terre sainte que Malwida de Meysenbug repose aujourd'hui, dans le cimetière de Testaccio, sous les hauts cyprès, non loin de Shelley.

Amore, Pace, lit-on sur sa tombe. Et Sophia Bertolini-Guerrieri qui reçut ses dernières paroles a témoigné que c'étaient des paroles de gratitude *per tutto l'amore*.

Pour tout l'amour : c'est bien là ce qui peut le mieux exprimer l'idéal et l'intégrité de cette grande âme. Elle a pu errer à travers des théories, mais dans la recherche du vrai elle a mis une telle bonne volonté d'amour, que *pour tout l'amour* il est permis de croire que la lumière et la paix lui ont été à jamais accordées.

JEANNE CAPPE.

Nous sommes obligés de remettre à la semaine prochaine la CHRONIQUE de Mgr Schyrgens, consacrée au Mandement de Carême de S. Exc. Mgr Rasneur, évêque de Tournay.
